vol. 1 no 4 le 2 novembre 1987

l'orignal déchaîné



FORUM SUR LE TEST DE COMPÉTENCE LINGUISTIQUE

L'ANGLAIS S'ATTRAPE MAIS LE FRANÇAIS S'APPREND

Tel fut le thème de la réunion organisé par l'AEF mardi, 20 octobre. Cette assemblée, qui s'est déroulée à l'Entre-Deux, a été organisée afin de discuter du test de compétence linguistique. Monsieur Jacques Berger, directeur du Centre des Langues, quatre professeurs, trois parents, le président de l'A.E.F., Guy André et 8 étudiants, dont moi, étaient présents à cette réunion.

Etes-vous parmi les 75% qui ont échoué le test de compétence linguistique? Avez-vous une opinion à nous partager? Si oui, venez au local C-306 le 10 novembre à 16:00 p.m. ou à l'Entre-Deux.

(N.D.L.R. Exceptionnellement, ce texte n'a pas fait l'objet de la révision stylistique normalement assurée par l'équipe rédactrice. Jouez au correcteur!)

Pourquoi ce test? Quelle est l'idée derrière ce test? La réponse de M. Berger est la suivante: "Le but est de donner une connaissance plus exacte de que c'est qu'une rédaction. C'est de corriger ou de mettre à point l'écrit de l'étudiant. C'est pour voir si l'étudiant peut mettre en ordre ses idées dans des phrases bien structurées." L'idée essentielle, donc, c'est que le test doit évaluer la manière dont on écrit.

"Le test vise à éveiller notre conscience de la qualité de notre français, parler ou écrit" a répété Jacques Berger. "Si les étudiants ne sont pas bons dans l'écrit et le parler de la langue française, feront-ils de bons professeurs?" a-t-il demandé. "Trouvez-vous qu'ils seront de bonnes personnes ressources même s'ils ne savent pas bien communiquer leurs idées?" En d'autres mots, il est mieux d'en savoir plus que pas assez, de se préparer le mieux possible aux responsabilités de monde du travail.

Selon M. Berger toujours, "le cours FRAN 1505 ne prépare pas pour ce test". Mais aussitôt, il s'est repris: il ne s'agit pas d'un test, a-t-il insisté, mais bien d'une "évaluation personnelle". Cette évaluation mesure d'une manière générale la compétence linguistique qu'un étudiant possède au moment où il passe le test. Ainsi, il ne s'agit pas vraiment d'un test, car on ne peut pas se préparer directement à ce test en étudiant des matières prédéterminées. Ajoutons que c'est uniquement le français écrit qui est évalué, et non le français oral.

Nos résultats

Quelques faits: saviez-vous que l'équivalent de la note "1" au test signifie une évaluation de 60% ou plus? Qu'un "2" représente une moyenne de 50% à 60%, et qu'un "3" signifie un échec? Saviez-vous aussi que seulement 25% des étudiants qui ont subi ce test y ont réussi? Trois personnes sur quatre ont eu un "3".

Vous devez vous demander pourquoi, n'est-ce pas? Il faut avouer que ces résultats donnent raison de s'inquiéter de la qualité du français écrit des étudiants de la Laurentienne.

Comment réagir?

Comment réagir? C'est simple. Pendant la réunion, on l'a répété plusieurs fois. Il faut s'efforcer de lire et de s'exprimer en français le plus souvent possible.

"Trois affaires me mettent en joual vert", a dit Jacques Berger. "Primo, les étudiants n'admettent pas qu'ils doivent apprendre à faire plus par eux-mêmes. Secundo, un étudiant ne peut espérer acquérir sa langue simplement en écoutant ce qui se dit autour de lui. Et tertio, je n'entends que des rumeurs sur les problèmes causés par le test et personne ne vient me parler du test comme tel."

"Le test n'est pas dur", insiste Jacques Berger. C'est vrai. Le sujet est choisi de telle façon que l'étudiant qui n'a que peu de connaissances sur le sujet proposé ne recontre pas de difficultés. C'est même un sujet intéressant. "Les problèmes,, selon Jacques Berger, ne se retrouvent pas au niveau des idées, mais au niveau de la composition et de la grammaire, particulièrement les participes passés. L'étudiant est capable de répondre à la question posée." On l'a souvent répété au cours de la réunion.

Besoin d'aide?

"Les professeurs sont là pour vous aider", a dit Berger. C'est vrai, ils n'y a pas de manque de bonne volonté de leur part. Et c'est vrai que les étudiants ont besoin d'aide. *Mon françà, entoukas, yé pas parfait, tin.*

Il y aura une autre réunion le 10 novembre prochain pour ceux qui désirent commenter le test dans une table ronde. Demandez plus de renseignements à l'A.E.F.

Stéfane Noel de Tilly



Ceux qui sont responsables de ceci:

La saison de chasse est terminée. Et l'Orignal est encore en vie! Il est orignalement reconnaissant à tous les collaborateurs qui ont préféré la plume à la carabine en fait de divertissement.

Toute notre reconnaissance aux nouveaux venus: **Robert Paquette, Jacques Boudreau, Yvon Gamache, Gib McInnis, Scott Lyons, et Jasmine Richard.**

Un merci spécial pour services rendus par les Ombrages d'automne: **Nicole Turgeon et Robert Blais.**

Un merci super spécial à **Stéphane Noel de Tilly**, l'homme qui dessine plus vite que son ombre, et à **Marc Mallet et Marc Patry**, les étoiles du français sportif

De la part de la Société protectrice des cervidés (équipe de rédaction): **Luc Comeau** (l'as de la mise en page), **Michel Courchesne** (y'écrit donc bien!), **Tiphaine Dickson** (malgré tout), **Bruno Gaudette** (le pilier de sel), et **Hermand Renaud** (faut qu'i en ait un qui l'fasse).

Dans ce numéro:

Qu'attendez-vous? Tournez la page!

tribune libre

opinions de nos lecteurs

L'UNIVERSITÉ INCAPABLE DE PENSÉE PRATIQUE

N.D.L.R. Cet article etait originalement écrit en langue anglaise, mais son auteur a demandé qu'il soit publie en français dans l'Orignal déchaîné. C'est le journal qui en a assure la traduction. Nous sommes heureux que pour une fois, la "collaboration" entre anglophones et francophones se dans le sens contraire de la normale, et nous encourageons toute nouvelle initiative en ce sens.

Professeurs, réveillez-vous, le coq a chanté depuis un bon moment!

Nombreux sont les étudiants qui trouvent que leurs professeurs montrent une certaine réticence à appliquer leurs théories au domaine de la pratique quotidienne. On pourrait nous reprocher le caractère trop pratique de cette critique, mais justement, nous sommes de nos jours en voie de forger une société fondée sur le pragmatisme. Nous avons besoin de passer à l'application pratique des connaissances que nous acquérons ici à l'université pour nous assurer des emplois à l'avenir.

Une conversation que j'ai eue dernièrement avec un étudiant qui suit un cours sur les "relations industrielles au Canada" m'a permis de tirer au clair un malaise intérieur. Nous avons discuté de la loi C-86 (la loi qui force le retour au travail des travailleurs des postes canadiennes), et j'ai appris que ce sujet n'a pas encore été abordé dans son cours. L'étudiante en question m'a dit que le professeur allait peut-être aborder ce sujet dans son cours sur les "relations syndicales-patronales" au prochain trimestre.

Je reconnais que la loi C-86 a trait davantage au relations syndicales-patronales qu'au relations industrielles. Cependant, la loi C-86 est présentement en voie d'être adoptée par le Parlement, et c'est bien maintenant, plutôt qu'en janvier, qu'il faudrait en discuter publiquement dans une table ronde.

Ma critique ne vise pas particulièrement le professeur de ce cours, comme si elle était la seule qui contourne le problème de la mise en rapport de la matière enseignée avec l'actualité. Au contraire, de nombreux professeurs, y inclus certains de ceux qui donnent les cours que je suis moi-même, se comportent de la même façon.



Je suis de l'avis que l'effort de la mise en relation des théories générales qu'on nous enseigne avec les problèmes sociaux de l'heure est une habileté essentielle à notre formation universitaire. Cette habileté est essentielle à notre succès sur le marché du travail de demain. L'absence de discussion du projet de loi C-86 est un exemple parmi tant d'autres des nombreuses solutions pratiques à ce problème de l'enseignement universitaire, solutions que nos professeurs laissent filer chaque jour.

Nos professeurs nous font croire que les universitaires ne sont bons qu'à parler de ce qu'ils lisent dans leurs manuels. Il est temps qu'ils se mettent à parler de ce qui se passe autour d'eux.

Gib McInnis

POUR EN FINIR AVEC LINDA FRUM

Il est étrange et regrettable à la fois de remettre en question une institution qui a fait maintes fois ses preuves depuis ses origines. Notre université forme un petit monde en grosse ébullition, un monde des plus dynamiques permettant aux étudiants de s'épanouir pleinement. Grâce à un personnel compétent et consciencieux, les étudiants se préparent à un avenir solide et prospère.

Et pourtant, malgré sa solide réputation, l'Université Laurentienne vient d'essuyer des critiques agaçantes de la part de Linda Frum.

Il va sans dire que les commentaires de Mme Frum ne sont pas passé inaperçus. En effet, il y avait de quoi alimenter les conversations au Grand Salon. Plusieurs étudiants ont été consternes, et pour cause. Il faut dire que cette journaliste n'a pas froid aux yeux en tirant des conclusions plus que farfelues sur notre université.

La vérité est autre

Etant Franco-Ontarien, il est normal pour moi comme pour bien d'autres d'être choqué par les agacements de Linda Frum à l'endroit d'une université bilingue des mieux organisées au plan des programmes et de la vie culturelle. Et puis, j'affirme ma grande satisfaction d'être étudiant ici. Je suis venu ici parce que je croyais en la Laurentienne. J'estime donc que ce n'est pas l'affaire des médias d'affirmer que les étudiants perdent leur temps sur ce campus.

Je suis fier de faire partie de la communauté laurentienne. Il me fait plaisir de partager quotidiennement mes goûts, mes intérêts, mes idées avec des confrères cultivés et intelligents. Dès lors, je ne comprends rien aux remarques de Frum vis-à-vis notre université qui, selon elle, maintient des standards éducatifs si bas qu'elle la nomme "l'école de la-dernière chance". Vous savez bien que les étudiant(e)s ne vont pas à la Laurentienne parce qu'ils ont été acceptés seulement ici. Cet affirmation de Linda Frum est typique de la nature peu solide de sa démonstration.

Oui, bilingue, et puis?

Frum a insisté sur le caractère bilingue de notre université, mais pas pour le mettre en valeur. Elle a choisi de parler de prétendus conflits entre "francos" et "anglos" sans insister justement sur le caractère unique de cette cohabitation de deux groupes linguistiques dans une même université. Une telle cohabitation donnera inévitablement lieu à des frictions, mais cela fait partie de la dynamique du bilinguisme, et n'a rien de fondamentalement négatif. Mme Frum est si fragile que pour elle, de franches différences d'opinions deviennent des batailles à couteaux tirés.

De toute évidence pour le lecteur d'ici, les critiques de Linda Frum ne reposent pas sur un sérieux travail de recherche. On peut se demander si elle a passé plus d'un jour sur le campus, et se demander lequel... Alors que la critique gratuite de Linda Frum est montée comme un château de cartes de citations colorées faussement intimistes, la réputation de la Laurentienne est pour sa part assise sur une fondation solide de compétence et de réussites passées. Donc soyez fiers de faire partie d'une communauté universitaire sudburoise toujours en pleine expansion.

Yvon Gamache
Science politique
3e année

SALUT A L'ORIGNAL

Cher Orignal déchaîné,

Juste un petit mot pour vous dire, en vrac, que:

1. Comme vous le savez sans doute, j'apprécie beaucoup votre présence, que je crois nécessaire, voire désirable et bien sûr, d'une beauté lumineuse (comme la Bête...)
2. J'ai bien reçu votre note de service invitant les professeurs à encourager les étudiants, et oui, j'encourage mes étudiants à être des vôtres, surtout poètes et écrivains... en herbe.
3. A "l'orignal en visite", je suggère de faire un tour à la mine, casque de mineur sur la caboche.
4. Même si je suis trop discret et politiquement sophistiqué pour le bramer sur tous les toits, vous avez (vous êtes) le meilleur journal en ville, d'une bonne longueur de marécage.

Solidaire dans les quenouilles et les nénuphars,

Robert Dickson



éditorignal

Mystères laurentiens

Mettons nos chapeaux de tweed, et jouons un instant au détective.

A la Laurentienne, les mystères se multiplient. Les qui suis-je les où sont ils passés, les que faire, la vie laurentienne, en somme, se lit comme un Siménon ces jours-ci.

Et votre Orignal, pour vous, se donne des allures de Maigret. Il demande, par exemple: "où est passé le CEF?" Voilà une question qui n'est pourtant pas négligeable: on établit un conseil, on lui donne un budget, des employés, des mandats, et soudain... OUPS! Dématérialisation totale.

Alors, comme Holmes, il s'agit de procéder à l'analyse systématique que pratique tous les grands détectives: y a-t-il un motif? Quel était l'arme? Les meurtriers ont-ils laissé des traces, des preuves? Et enfin, avons-nous au moins des soupçons quant aux vrais responsables?

L'inspecteur Courchesne, muni d'une loupe et de sa conscience est à l'instant au laboratoire en train d'analyser du sang qu'il a trouvé dans l'édifice de la bibliothèque. Il nous présentera son rapport prochainement. Surveillez les pages de l'Orignal.

Où est passée la noce?

Ah oui, la biliothèque. La fameuse occupation de la tour, vendredi passé, arnaque ou mystère? La disparition d'Atlantis était plus facile à comprendre. Saviez-vous que la rumeur était parvenue jusqu'à Radio-Canada, alerté à notre sort? Et pour ceux qui ne savent pas, rien ne s'est passé. Mystère...

Encore quelques braves?

Bogart, dans le rôle de Sam Spade, a réussi à trouver son faucon. L'Orignal, dans son rôle de journal francophone, cherche toujours des collaborateurs. Il ne se plaint pas, remarque, mais il m'a soufflé qu'il a vu d'autres petits francophones recroquevillés dans leurs cachettes, pleins d'articles dans le coeur prêt à tout, ou au moins à quelque chose. Où sont-ils?

Qu'ils sachent que nous, nous sommes toujours au local C-306, voisin de l'Entre deux, dans l'édifice des classes. Infidélité, vol, personnes portées disparues, meurtres, et même parfois, journalisme.

Elémentaire, mon cher Watson, élémentaire.

Tiphaine Dickson



L'orignal déchaîné est le journal des étudiants et étudiantes francophones de l'Université Laurentienne. Il est le véhicule de l'opinion et de la créativité de tous ceux qui veulent s'adresser en français à la communauté universitaire laurentienne.

Quand l'auteur de l'article le demande et que le contenu ne porte pas offense à qui que ce soit, il pourra garder l'anonymat. La responsabilité des opinions émises, appartient à l'auteur de l'article.

En dépit des catastrophes coutumières, l'Orignal déchaîné paraît le premier et le troisième lundi de chaque mois.

La date de tombée pour les articles du prochain numéro est le vendredi 6 novembre. Soumettez vos articles et annonces à l'Orignal déchaîné, local C-306, Université Laurentienne, Sudbury, P3E 2C6. Toute collaboration est non seulement bienvenue, mais vivement souhaitée.

Orignaux, foncez!

L'INQUISITION LAURENTIENNE N'AURA PAS LIEU

Lisez l'article qui suit avec beaucoup d'attention, car c'est le premier et le dernier que vous verrez dans nos pages sur le sujet. Car c'est avec regret et réticence que nous nous voyons obligés de relancer l'histoire de la tentative avortée de participation financière de l'AEF au Lambda. Car plus on en parle, plus les esprits risquent de s'échauffer. Et nous trouvons que nous devrions tous nous chauffer d'un bien meilleur bois. Nous n'y reviendrons plus.

***

Au début de septembre, le Lambda a fait paraître un article qui comportait certaines faussetés sur le déroulement des négociations entre l'AEF et le Lambda, en vue de fixer leur collaboration dans un Lambda bilingue.

Nous avons choisi de ne pas répliquer. Nous voulions éviter une polémique qui, nous le savons d'instinct et d'expérience, ne produirait rien qui vaille. Mais comme le Lambda ne cesse de réveiller les morts, en discréditant l'initiative de lancer l'Orignal déchaîné au moyen d'affirmations inexactes, nous sentons aujourd'hui le besoin de répliquer.

Contrairement à ce qu'affirme le Lambda, les négociations menées au courant de l'été n'ont abouti à aucune entente. Le Lambda n'a jamais fourni, ni oralement ni par écrit, la moindre garantie quant à la proportion du contenu francophone que comporterait un éventuel Lambda bilingue. Ils n'ont pas rencontré non plus les demandes de l'AEF en ce qui concerne la représentation juste des francophones dans l'administration des fonds du journal et dans l'orientation de la rédaction. Les négociations se sont terminées en queue de poisson.

Wishful thinking

Mais voilà qu'en septembre, le Lambda prétend qu'il y avait eu entente de principe au courant de l'été, et que la création de l'Orignal déchaîné était un geste qui brisait cette entente.

Nous affirmons qu'il n'y a malheureusement jamais eu d'entente. Le Lambda n'est jamais revenu sur son refus de fournir les garanties demandées par l'AEF. Il nous est difficile de voir autre chose, dans les prétentions du contraire, qu'une tentative assez mesquine de se venger de leur déception d'avoir échoué à encaisser les fonds sollicités à l'AEF. En tâchant de mettre en doute la bonne foi des francophones dans leurs pourparlers avec leurs confrères anglophones, c'est bien eux qui prouvent leur mauvaise foi.

L'AEF a négocié de bonne foi

Nous affirmons qu'au contraire, l'AEF a négocié en toute bonne foi. Au début des négociations, le président de l'AEF s'était prononcé nettement en faveur du principe du Lambda bilingue. Mais les conditions pratiques proposées par le Lambda ont rendu ce projet inacceptable aux représentants élus des étudiants francophones.

Absence de garanties élémentaires

Concrètement, le Lambda n'a jamais consenti à ce que l'investissement financier de l'AEF dans un journal bilingue soit protégé par la garantie d'une proportion définie de contenu francophone dans les pages du journal. Le Lambda ne promettait rien de plus que de mettre toute sa bonne volonté à trouver des collaborations francophones, et se lavait les mains de son éventuel insuccès. L'AEF était censée verser des sommes considérables au Lambda sans même être assurée que le journal comporterait un nombre équitable d'articles francophones.

Le problème capital a été ignoré

En somme, le Lambda nous offrait un certain espace dans un certain journal. Il n'ont apporté aucune réponse convaincante au problème capital de la motivation à la production d'articles par les francophones. Ils s'en remettaient pour cela à l'AEF. Or, l'impression du journal est la partie la plus facile de la tâche. Nous ne gagnions pas grand chose à la confier au Lambda. Le problème essentiel est celui de la motivation des rédacteurs francophones. Et à cela, le Lambda n'a jamais trouvé rien de convaincant à proposer.

A l'heure actuelle, rien n'empêche le Lambda de publier un journal bilingue. Dieu sait qu'ils ont de bien meilleurs ressources financières que l'Orignal déchaîné. Pourtant, ils y réussissent assez mal. C'est signe que les inquiétudes de l'AEF étaient fondées.

La coopération, pourquoi pas?

Nous ne fermons pas la porte à toute coopération entre les deux journaux. S'il était permis de rêver, nous aimerions bien que le Lambda considère la possibilité de verser inconditionnelement à l'AEF les fonds nécessaires à la promotion du journalisme étudiant francophone à la Laurentienne, cause qu'ils disent tellement tenir à coeur. Une telle proposition leur semblerait sûrement farfelue. Mais quand ils nous font leur proposition analogue en sens inverse, nous sommes censés nous en émerveiller...

En somme, il y avait de bonnes raisons de ne pas participer au projet qu'on nous proposait. En refusant nous ne faisons qu'exercer nos droits et nos intelligences. Est-ce vraiment ce qu'il convient de nommer une "vendetta contre le Lambda"

Nous l'avons deja dit et nous le repetons, nous ne nous opposons pas aux tentatives de bilinguiser le Lambda. Car nous savons qu'il y a parmi nous deux types de francophones: ceux qui se sentent mal à l'aise dans un milieu unilingue francophone, et ceux qui se sentent mal à l'aise dans un milieu "bilingue", c'est-à-dire anglophone en fait. L'etat actuel des choses sert bien les intérêts des deux groupes de francophones. Tous devraient s'en réjouir

Alors, camarades du Lambda, l'Orignal vous salue amicalement, et vous demande poliment d'éviter les remarques qui sèment la discorde.

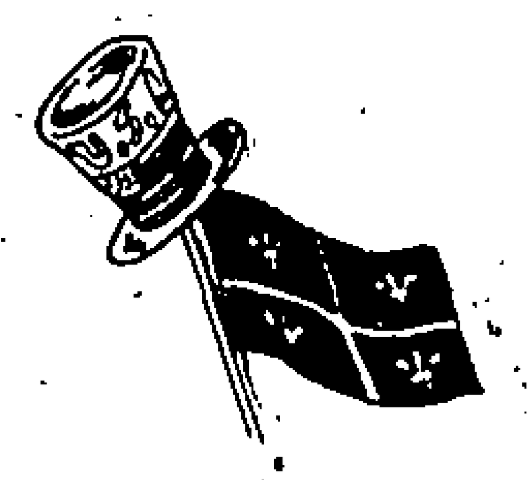
Voilà, nous en avons déjà trop dit. Qu'on nous le pardonne. Et qu'on passe à autre chose.

Le comité de rédaction

CARNET DE VOYAGE DE BRUNO GAUDETTE

GENS DU PAYS?

"Gens du pays
C'est à vot' tour
De vous laisser
Aller et de vous
Américaniser"
(Sur un air bien connu)



Comme le reste du Canada, le Québec se laisse américaniser. La Grande Allée, que la publicité appelle "les Champs Elysées de Québec" en est la preuve, avec ses bars discothèques super-mode tels que Vogue, Brandy's, Chez Dagobert, etc. La clientèle qui fréquente assidument ces hauts-lieux du "cruising" de Québec attache une grande importance à son apparence "yankee". Tout se passe comme si plus ils resemblent à Madonna (qu'ils prononcent Ma-Deau-Na) ou à un des personnages de Miami Vice, plus ils se sentent à l'aise.

La Porsche stationnée sur la Grande Allée, le corps musclé sculpté par de longues heures de souffrance sur les appareils Nautilus et bronzé en cabine aux rayons lasers, les vêtements dernière mode, le parfum chic qui crie au nez "Obsession de Calvin Klein, Obsession de Calvin Klein", sont autant d'atout primordials du look américain des Champs Elysées de Québec.

Il me semble que la poursuite de l'américanité est une grande et grave obsession pour le Québécois. Dommage!

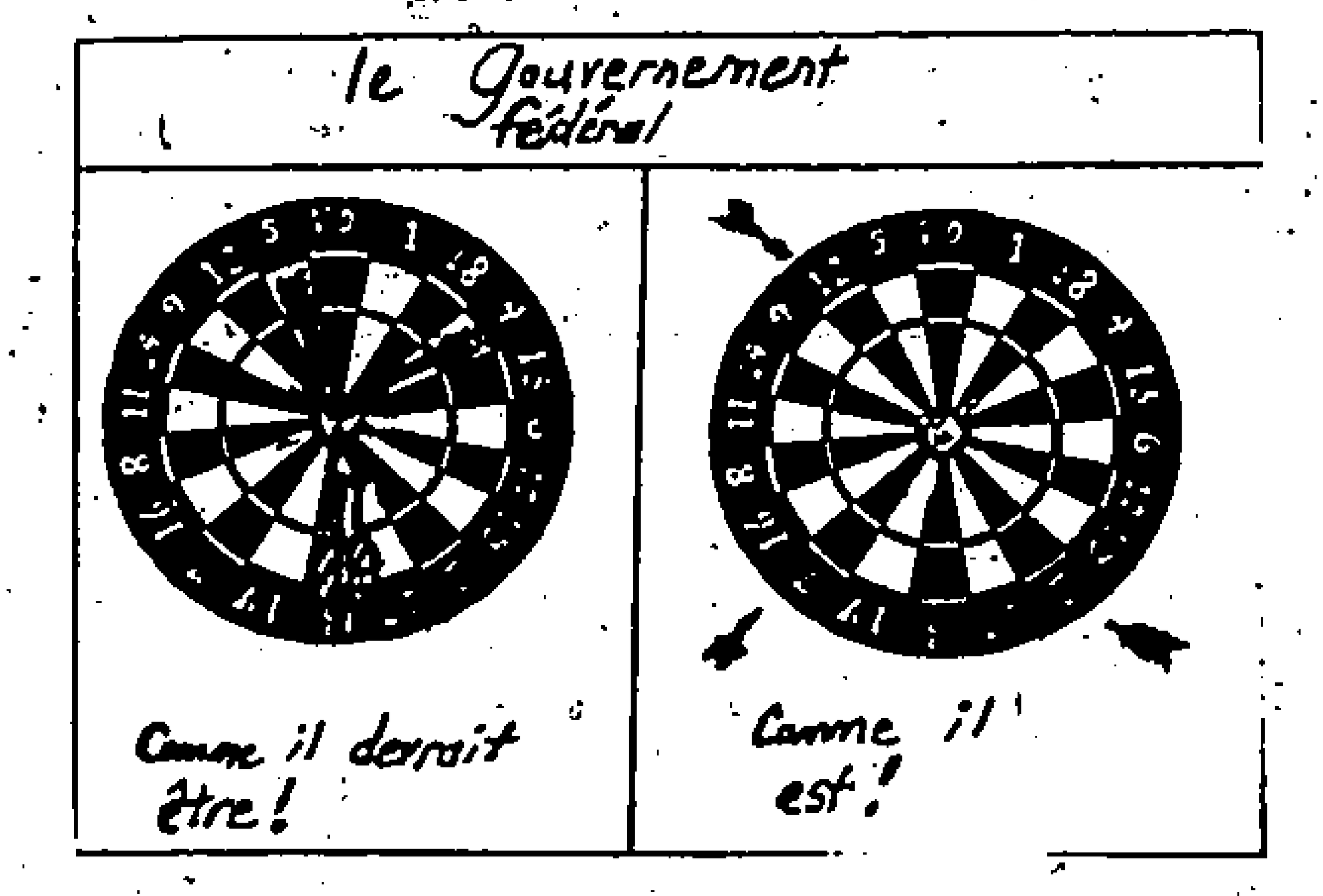
Quant à moi, c'étaient des chansons populaires d'artistes québécois tels que Marjo, Serge Fiori, Pierre Bertrand, Paul Piché et Michel Rivard (pour n'en énumérer que quelques-uns) que je voulais entendre pendant mon séjour à Québec. Non celles de Madeauna!

Heureusement qu'à quelques rues de la Grande Allée, il y a la rue Saint-Jean, qui a su un peu mieux préserver un cachet de culture québécoise. Des bars comme Le Foyer, Chez son père et le bar Elite ouvrent leur scène à des interprètes locaux qui nous proposent des mélodies de chez-nous. Dans ce coin de Québec, j'ai pu entendre les airs de ceux que j'ai nommés, et d'autres encore que j'ai découvert. Personne n'y turlutte du Madeauna.

Rue Saint-Jean, Grande Allée: deux rues parallèles de la vieille capitale qui donnent à Québec un visage à deux faces. On passe de l'Amérique au Canada français en cinq minutes de marche, en franchissant, comme il se doit, un horrible grand boulevard, le Saint-Cyrille.

Et moi, Franco-Ontarien de passage trop bref à Québec, qui rêvait de se sentir bien dans ma peau de francophone, de me sentir enfin tout naturellement francophone dans les rues de la ville et dans les bars de la nuit, c'est sur la rue Saint-Jean que je me balladais le plus souvent. L'époque où Vigneault chantait sur cette rue même la beauté des "gens du pays" est un peu passée de mode, même ici, je l'avoue. Mais elle a laissé des traces. Et j'étais heureux de les suivre.

Bruno Gaudette



Conférence de l'hon. Mitchell Sharp à la Laurentienne

UN REVIREMENT IRONIQUE DE L'HISTOIRE CANADIENNE

Mercredi le 14 octobre dernier, l'Université Laurentienne accueillait l'honorable Mitchell Sharp. M. Sharp a été d'abord ministre des finances et du Commerce extérieur dans le gouvernement Pearson, et plus tard ministre aux Affaires extérieures dans le gouvernement Trudeau.

A l'invitation du coordonnateur du programme d'Etudes canadiennes à la Laurentienne, Robert Dickson, monsieur Sharp est venu passer la journée a s'entretenir avec les etudiants. Sa conférence en soiree au pavillon Alphonse Raymond a attiré un public d'environ 80 personnes.

N'eût été le débat actuel sur le libre échange, le propos de M. Sharp aurait pu sembler n'être qu'une reminiscence sur les évènements marquant de la politique exterieure canadienne des années soixante. Mais dans le contexte du débat sur le libre échange, son propos commentait l'actualité politique canadienne d'une manière fort pertinente.

Le Canada anglais affrontera seul l'envahisseur américain. Il récolte ce qu'il a semé.

La "relation spéciale"

Au dire de M. Sharp, jusqu'en 1970, les relations canado-américaines se déroulaient sous le signe d'une "relation spéciale", vaguement définie mais tacitement respectée par les deux pays. La diplomatie discrète suffisait généralement à régler les différends. Car on semblait reconnaître de part et d'autre que toute tentative d'abuser de l'étroite dépendance économique des deux pays risquerait de rompre une tradition de coopération qui se révélait mutuellement avantageuse.

Une entente rompue

Mais l'initiative du secrétaire d'Etat américain Connelly, en 1971, signale la rupture de la tradition de collaboration. Cette année-là, dans une tentative de redresser leur budget déficitaire au chapitre des échanges internationaux, les Etats-Unis ont imposé d'importants tarifs sur les produits importés sans accorder une exemption aux produits canadiens. Cette épisode a révélé au Canadiens leur grande vulnérabilité face à leur puissant voisin. L'indépendance politique du Canada semblait de plus en plus compromise par la liaison économique étroite des deux pays.

La "troisième option"

De cette époque date la fameuse formule de la "troisième option". En réponse au bris de confiance des Américains, Mitchell Sharp a participé à la formulation d'un énoncé de politique où il pesait les trois options qui se présentaient pour le développement de l'économie canadienne à l'avenir.

Ecartant tant le statut quo que l'accentuation de l'intégration économique nord-américaine comme réponses aux difficultés économiques canadiennes, le gouvernement Trudeau s'engage à travailler en vue de réaliser la "troisième option": le développement à long terme de l'autonomie économique du Canada et la multiplication des liens commerciaux hors de la sphère économique américaine.

Selon M. Sharp, le seul effet réel de cet énoncé de politique a été d'écarter la deuxième option, celle de l'intégration accrue. Car, en fait, à l'exception de certains contrôles peu sévères imposés sur l'investissement américain au Canada et sur la vente des ressources énergétiques, nous avons continué de nous comporter avec les Américains comme nous l'avions toujours fait jusque-là.

Une autonomie politique profitable aux Américains

L'épisode de la surtaxe de 1971 a aussi révélé à quel point les Etats-Unis méconnaissaient les avantages qu'ils retiraient de l'indépendance politique canadienne, avantages que leur protectionnisme menaçait. A titre d'exemple, M. Sharp s'est penché surtout sur le dossier de l'accueil de la République populaire de Chine aux Nations-unies et sur la participation des forces armées canadiennes.

Dans le premier cas, la diplomatie canadienne a réussi à lever l'impasse qui empêchait les pays de l'Occident d'établir des relations avec un des pays les plus populeux du globe. Le Canada a mis au point une formule d'évitement de l'épineux problème du Taiwan, formule que les Américains ont d'abord condamné, mais qu'ils ont très bientôt emprunté à leur tour pour établir des relations avec la Chine communiste.

Dans le deuxième cas, l'impartialité des troupes jouant le rôle d'observateur dans les deux cessez-le-feu au Viet-Nam a précipité le retrait des Américains d'un conflit qui minait leur nation.

Donc l'histoire révèle que les Américains ont pu, au cours des années, profiter largement de l'indépendance politique de leurs voisins canadiens, et qu'il serait dans leur meilleur intérêt de préserver cette indépendance. Pourtant, ils continuent de faire peu de cas des problèmes canadiens.

L'argument culturaliste contre le libre échange

En 1987, l'histoire se répète. Mais cette fois, à la menace du protectionnisme américain insensible aux intérêts canadiens, le gouvernement actuel songe à répondre par le reserrement de nos liens économiques avec les Américains.

M. Sharp s'est dit

suite à la p. 5

SHARP - suite

vivement inquiet devant cette perspective. Un premier argument contre le libre-échange révèle les préoccupations d'un ancien diplomate: la polarisation de l'échange international qui résulterait de la fusion des marchés nord-américains aurait pour effet d'isoler le Tiers Monde et d'entraver son développement économique.

Mais l'argument principal de M. Sharp contre le libre échange est de type "culturaliste". Selon M. Sharp, les effets du libre échange ne se limiteraient pas au seul domaine économique. Après la période de transition, il serait devenu impossible pour le Canada de récupérer son indépendance politique et culturelle, même si les Américains libéralisaient par la suite leur commerce extérieur. Car la volonté nationale, convertie à la nouvelle conjoncture, ferait défaut.

Le libre échange mène donc inévitablement à l'abandon de l'admirable et profitable tradition d'indépendance politique du Canada face aux Etats-Unis.

Un revirement ironique de l'histoire

Pendant la période de questions qui a suivi la conférence de M. Sharp, le modérateur ne semblait donner la parole qu'au personnes qu'il pouvait nommer par leur prénom. C'est dommage, car j'aurais aimé demander à M. Sharp s'il goûtait l'ironie des revirements de l'histoire canadienne.

En effet, à l'époque du référendum québécois, le discours fédéraliste qui opposait (non sans effets dramatiques) la sobre rationalité économique aux velléités péquistes d'autonomie culturelle, a trop bien convaincu le Québec. Aujourd'hui, cette province est le plus ardent défenseur du projet de libre échange. Et voici que quinze ans plus tard, les Canadiens anglais se voient obligés de convaincre les Québécois de l'importance de la protection des valeurs culturelles et politiques envers et contre les avantages économiques de l'intégration avec leur voisin américain.

Enfin le Canada anglais peut bien répondre à la sempiternelle question qu'on ne pose plus: What does Québec want? Ils le veulent désormais pour eux-même. Mais le Canada français, qui aurait pu être son plus vaillant défenseur devant l'invasion culturelle américaine, n'a plus que faire des appels à la défense de la culture. Décidément, nous vivons au pays des deux solitudes.

Le Canada anglais affrontera seul l'envahisseur américain. En 1987, il récolte ce qu'il a semé en 1980.

Normand Renaud

Les études canadiennes dans l'bois



Deux membres du programme en Etudes canadiennes de la Laurentienne, Robert Dickson, coordonnateur du programme, et Paul Hébert, étudiant de 3e année, ont passé la fin de semaine du 1er au 4 octobre au lac Témagami. Ils étaient les hôtes des canadianistes de l'université Trent. C'est depuis quinze ans que ceux-ci invitent étudiants et professeurs de leur programme a se rencontrer au tres beau site qu'est le Camp Wanipitei, sur le côté nord du lac.

Quelques 120 participants se sont divisés en petits groupes pour des activités de jour telles le canotage (portages obligatoires) et la randonnée en forêt. Vendredi et samedi, un vent froid a créé de la vague ainsi que des rafales de neige granuleuse qui fouettaient le visage. De quoi surprendre surtout les étudiants affiliés au programme international de Trent - Allemands, Français, Espagnols, Equatoriens - qui néanmoins passaient a travers ces épreuves avec une bonne humeur évidente.

En soirée, on se rassemblait à l'un ou l'autre des plus gros bâtiments pour voir des films, écouter des conférences agrémentées de présentations de diapositives, discuter avec profs, étudiants et autres invités (cinéastes, historiens, etc.) Ainsi a-t-on pu apprendre, entre autres, que le site du Camp Wanapitei fut fondé par le père Charles Paradis, qui a encouragé la colonisation du Nouvel-Ontario. Aussi, une présentation passionnante du prof. Bruce Hodgias de Trent nous livrait l'histoire du peuple Teme-Augama-Anistiraloai de la région; un autre film documentaire intitulé "Frozen Caution" faisait le point sur les réclamations territoriales de ceux-ci, ainsi que sur les nombreuses promesses faites a leur endroit, mais jamais tenues, par les gouvernements britannique et canadien.

Bref, une fin de semaine merveilleuse a tous les points de vue. Le groupe de Trent, profs et étudiants, démontrait un esprit de camaraderie admirable ainsi qu'un engagement profond vis-à-vis leur programme. Nous étions privilégiés d'être invités à participer à cette excursion. Les liens ainsi établis ne pourront qu'aider au développement de notre programme en Etudes canadiennes ici à la Laurentienne.

Robert Dickson

UN LONG VOYAGE EN MER

Pagayer un canoe, c'est assez facile, mais pagayer un canoe en mer sur une distance de 19 500 km, c'est seulement pour les aventuriers ou pour les fous.

En juin 1980, un trio père, fils aîné et cadet est parti de la rivière Rouge près de Winnipeg à destination de la bouche de la rivière Belem au Brésil. C'était toute une expédition, qui leur réservait de nombreuses aventures.

Don Starkell, père divorcé et spécialiste du marathon en canoe qui a fait partie de l'équipe gagnante de la course transcanadienne en canoe, et ses fils Dana et Jeff, âgés respectivement de 19 et de 18 ans au moment du départ, ont risqué leur vie pour accomplir le plus long voyage en canoe jamais inscrit aux annales des exploits sportifs.

Les Starkells, qui ont raconté leur aventure dans le livre Paddle to the Amazon, étaient de passage à Sudbury le 14 octobre dernier dans le cadre de la tournée de promotion de leur livre.

L'incroyable voyage a d'abord mené le trio de la rivière Rouge vers le Mississippi jusqu'au golfe du Mexique. En longeant la côte du golfe, le père a contractée une infection aux pieds due à l'eau salée, et sa convalescence a retenu les voyageurs pendant quatre mois. A ce point du voyage, Jeff, le plus jeune des fils, est rentré à la maison pour poursuivre ses études.

Après avoir triomphé de ce contretemps, le père et l'aîné ont repris la mer en longeant la côte de l'Amérique centrale jusqu'à la rivière Orinoco au Vénézuela. De là, ils ont atteint la Rio Negro et le fleuve Amazon pour atteindre enfin la bouche du Bélem.

Au cours du voyage, les périls de la nature étaient nombreux: l'océan, les crocodiles, les serpents, l'intoxication alimentaire et la température. Mais la plus grande menace a été l'homme. Après avoir été détenus à la pointe d'un fusil au creux de la jungle, menacés d'éxécution au Nicaragua pour une fausse accusation d'aide aux sandinistes, menacés de mort par des pirates et des trafiquants de drogue, les Starkells se considèrent chanceux d'être encore vivants.

Malgré tous ces dangers, l'excursion comportait des moments agréables. Les rencontres avec une quinzaine de tribus indiennes amicales ont été pour les Starkells les plus belles expériences du voyage.

Réussir une telle équipée en canoe de 21 pieds avec cinq rames demande beaucoup de courage et... de chance. Selon les Starkells, l'expérience est trop dangereuse pour être répétée.

Robert Paquette

Vidéocassettes plein les yeux grâce à Vision plus

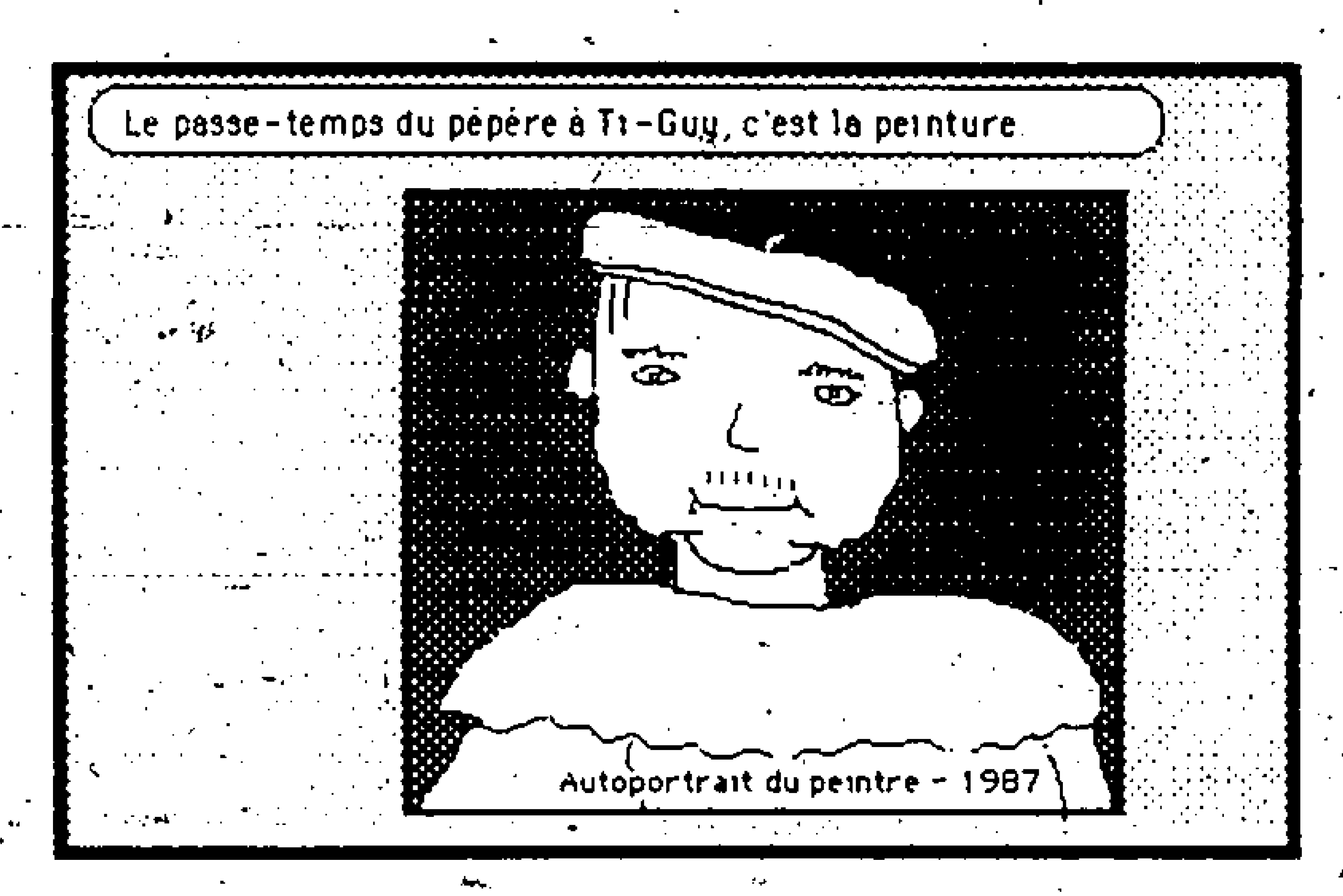
Etes-vous un mordu de vidéocassettes? Si oui, vous devez bientôt aller faire un tour ches **Vision plus**, le tout nouveau centre de distribution de vidéocassettes ouvert dernièrement au Centre des Jeunes (20 chemin Sainte-Anne).

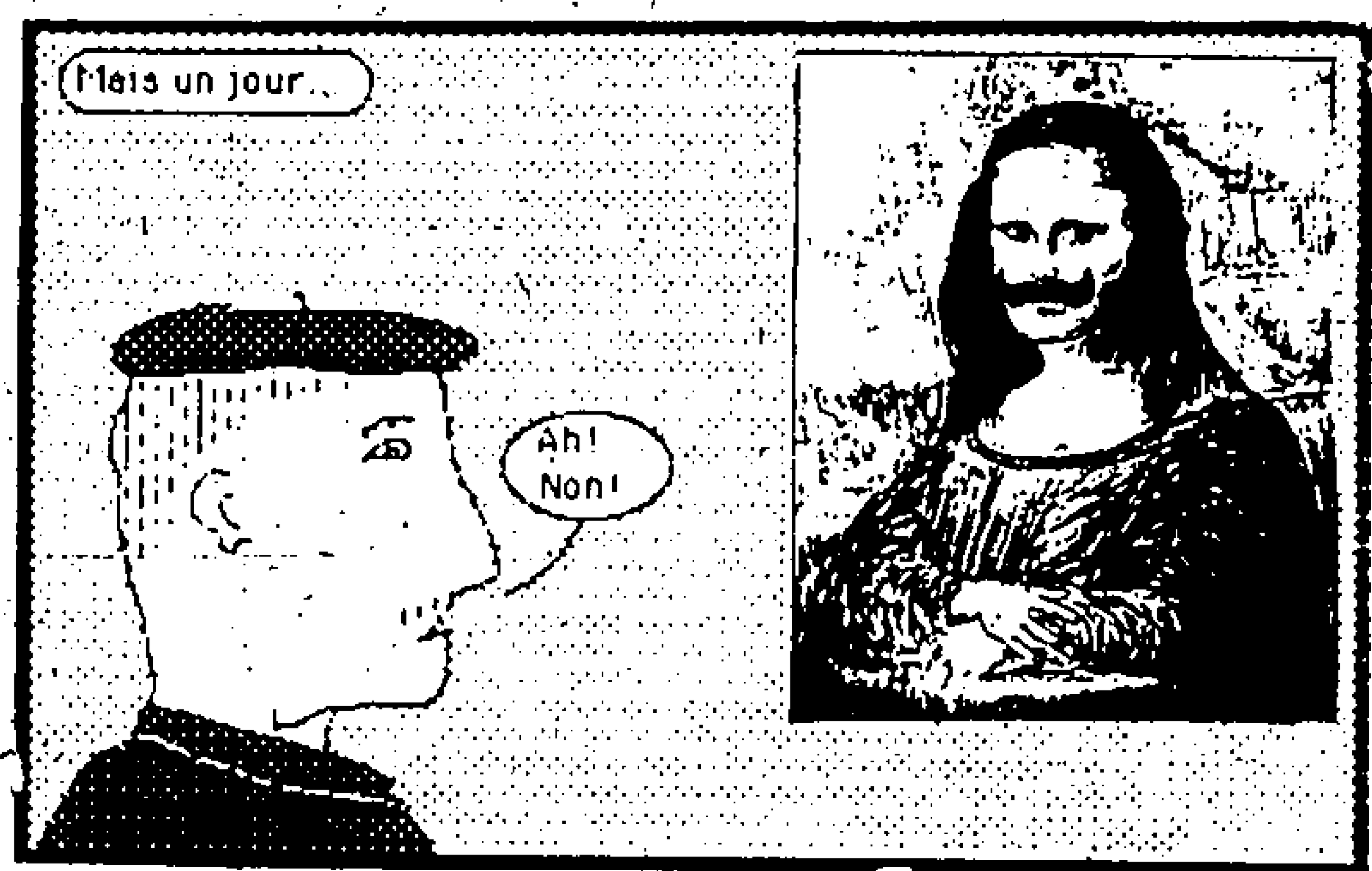
L'Office national du film du Canada vient d'ouvrir à Sudbury un comptoir où l'on peut louer un grand nombre de vidéocassettes francophones. Vision plus vous propose surtout des documentaires sur tous les sujets imaginables, mais on y trouve aussi plusieurs longs-métrages produits par l'ONF.

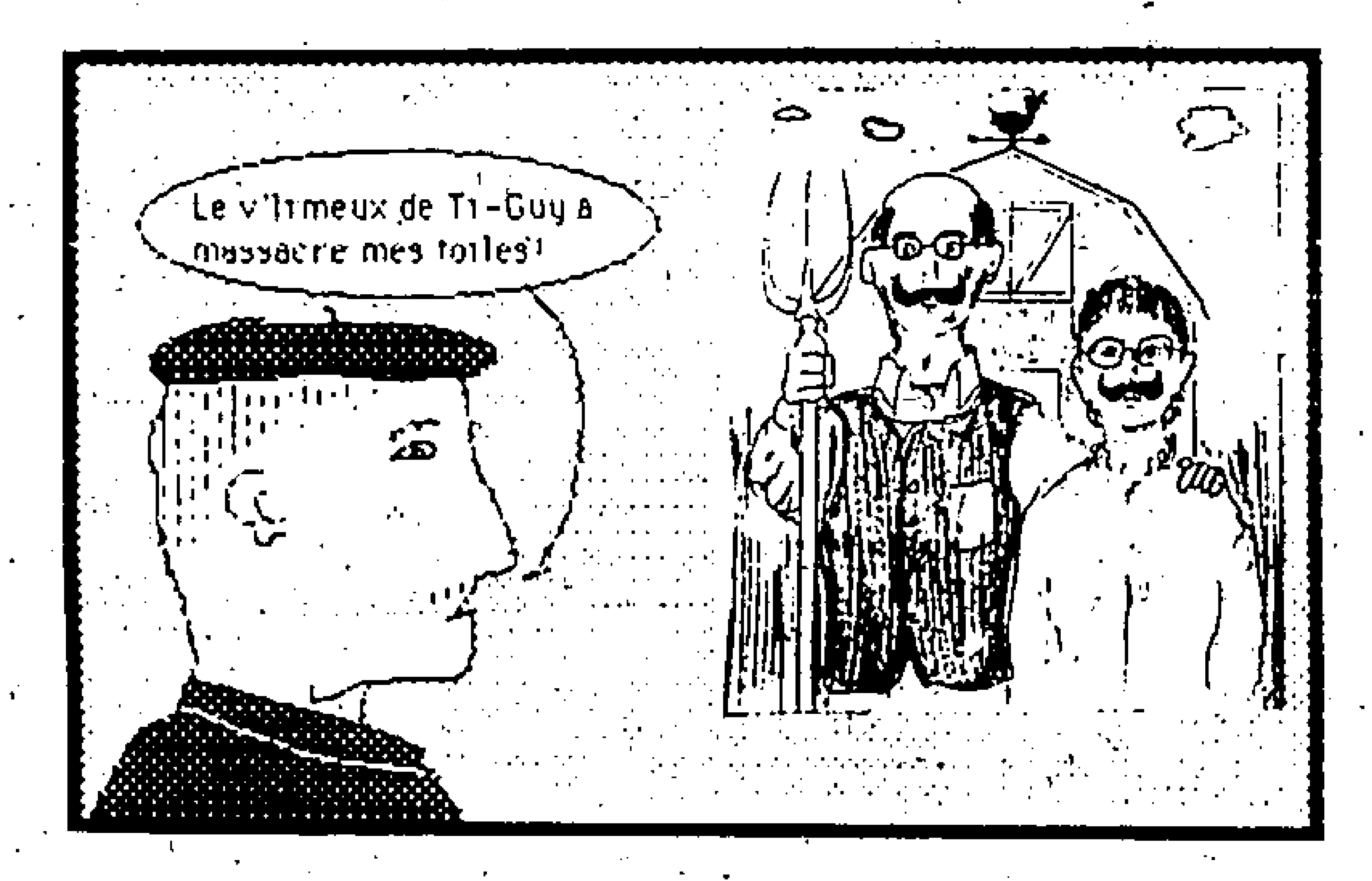
La sympathique responsable du service, Marie-Marthe Guenette, saura vous aider à choisir, parmi les nombreux titres offerts, celui qui vous aidera dans vos recherches pour vos cours, qui vous aidera à préparer un exposé vivant pour votre groupe, ou à vous renseigner sur votre coin de pays, sur vos activités de loisir préférées, et sur un tas de choses encore.

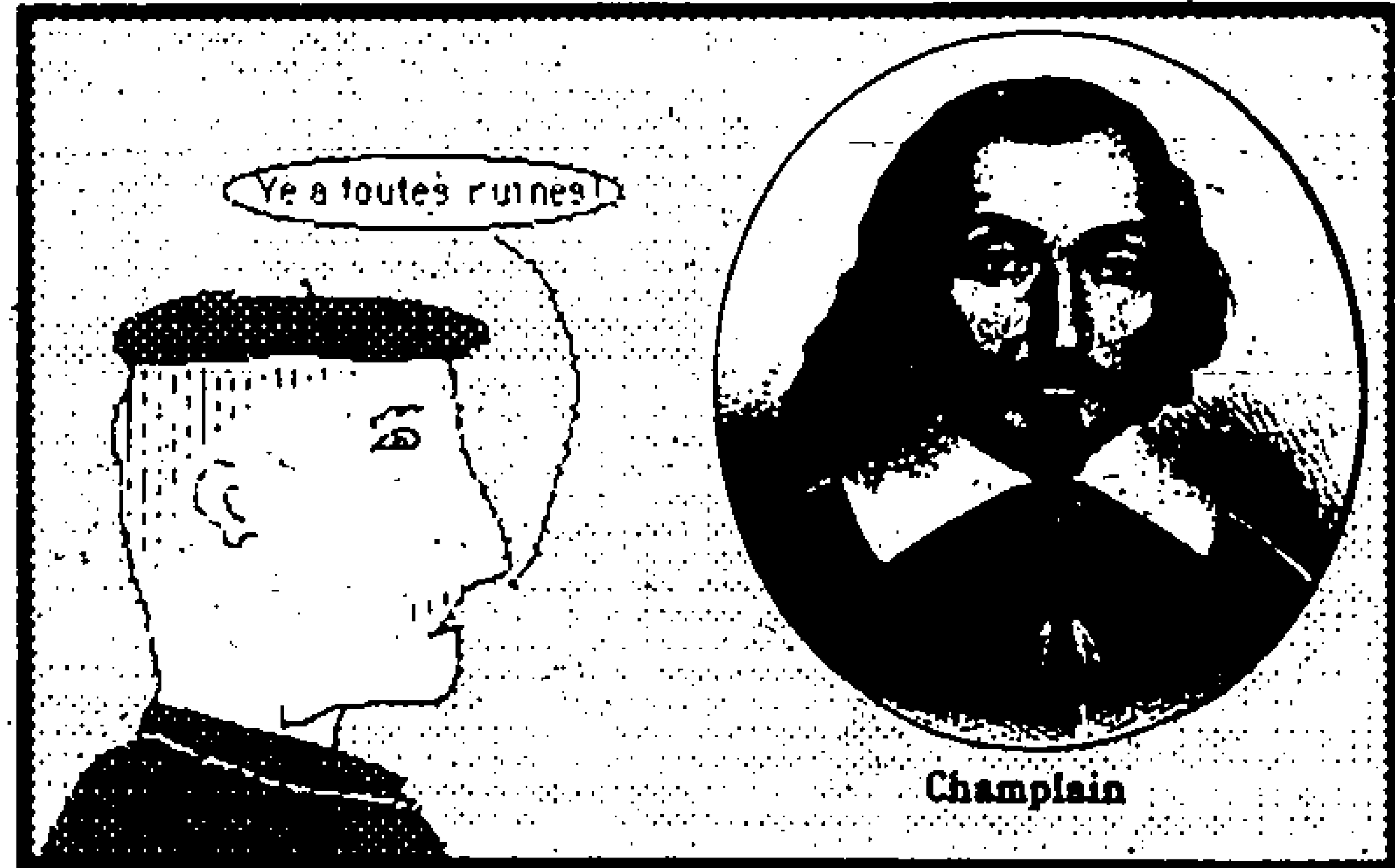
Profitez au maximum de votre magnétoscope! Communiquez bientôt avec le centre Vision plus au 675-6493 pour accéder aux richesses de la banque de documents audio-visuels de l'ONF.

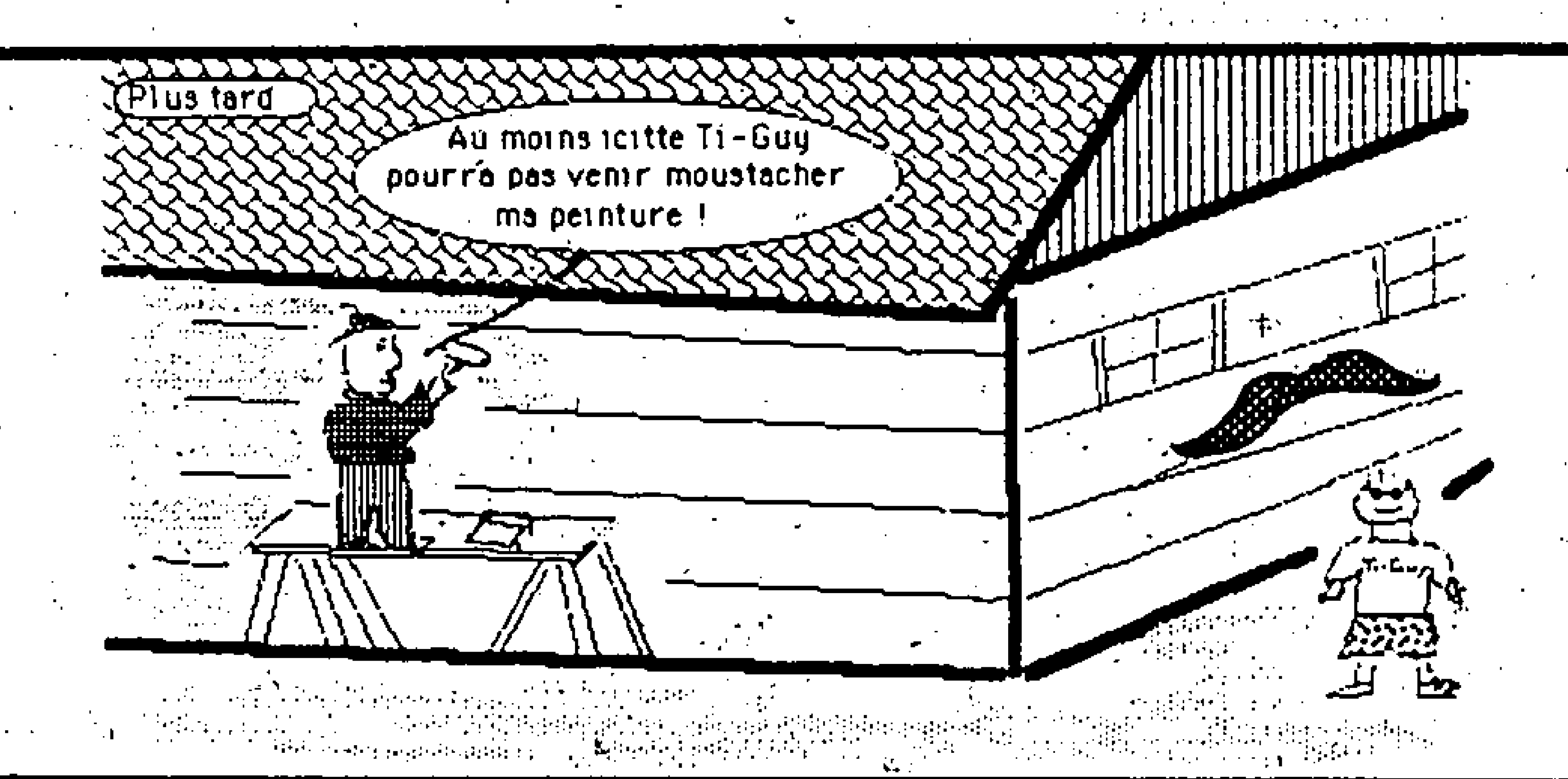
LES VIEUX M'ONT CONTÉ











ORIGNAL CLASSÉ

A Hugga,
Ne perd jamais ta joie de vivre et de donner tes beaux "hugs".

Nick

Lyse,
As-tu assez bu?

Mom

J'aimerais souhaiter bonne chance à trois fois Marc, deux fois Bob, Dan, Paul et Denis. (Même s'il n'ont pas de chance dans le Hockey Pool '87)

B.D.

J'aimerais inviter ceux qui sont interessés à perdre au euchre à venir se joindre à nous jeudi à l'Entre-deux.

A.M.

A tous ceux qui ont perdu au tournoi de euchre: "gros parleurs, petits perdants !"

M.T.

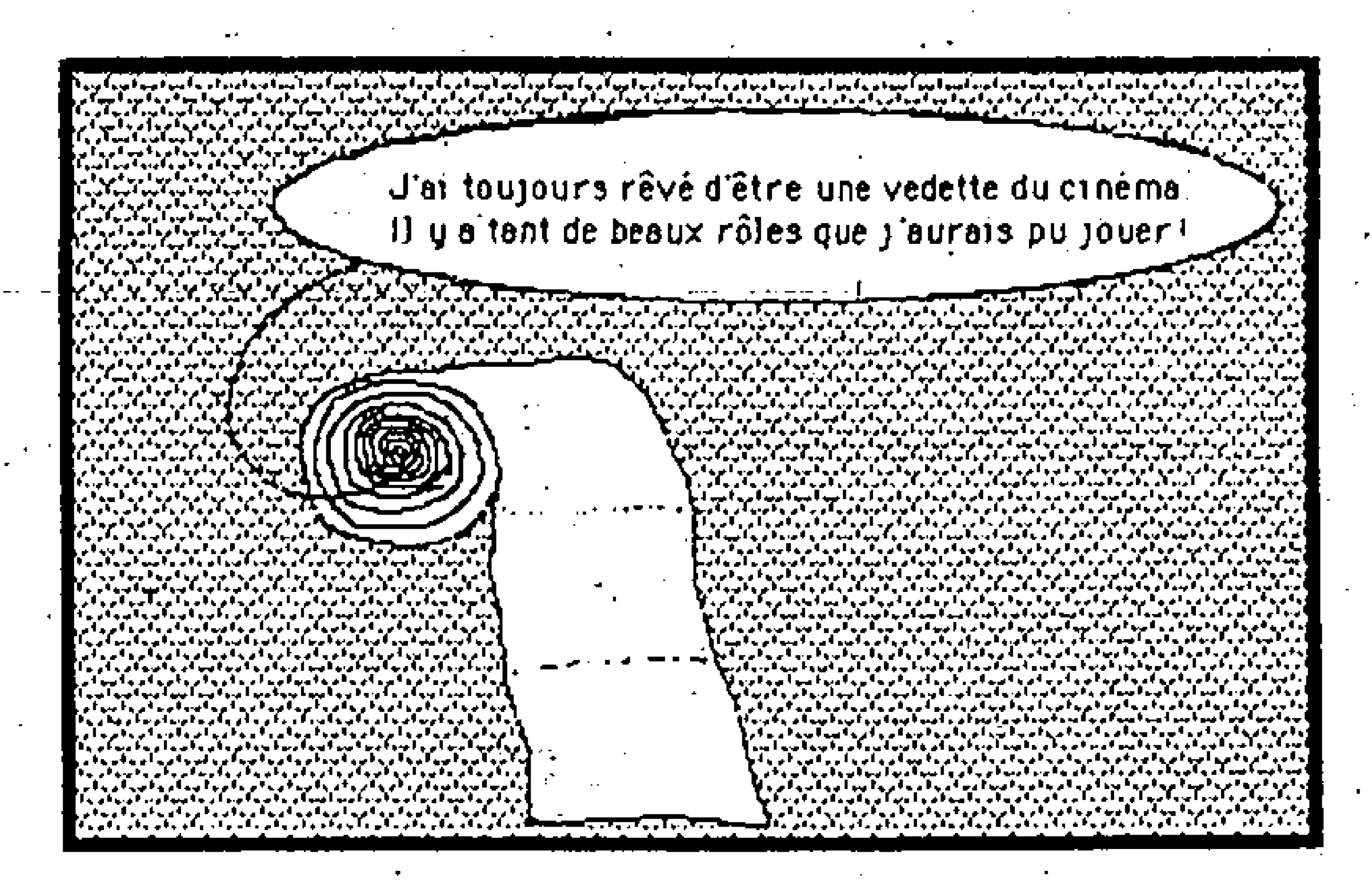
Félicitations à Lyse Lamothe. Elle se mérite le premier prix de Michel Watchers of America.

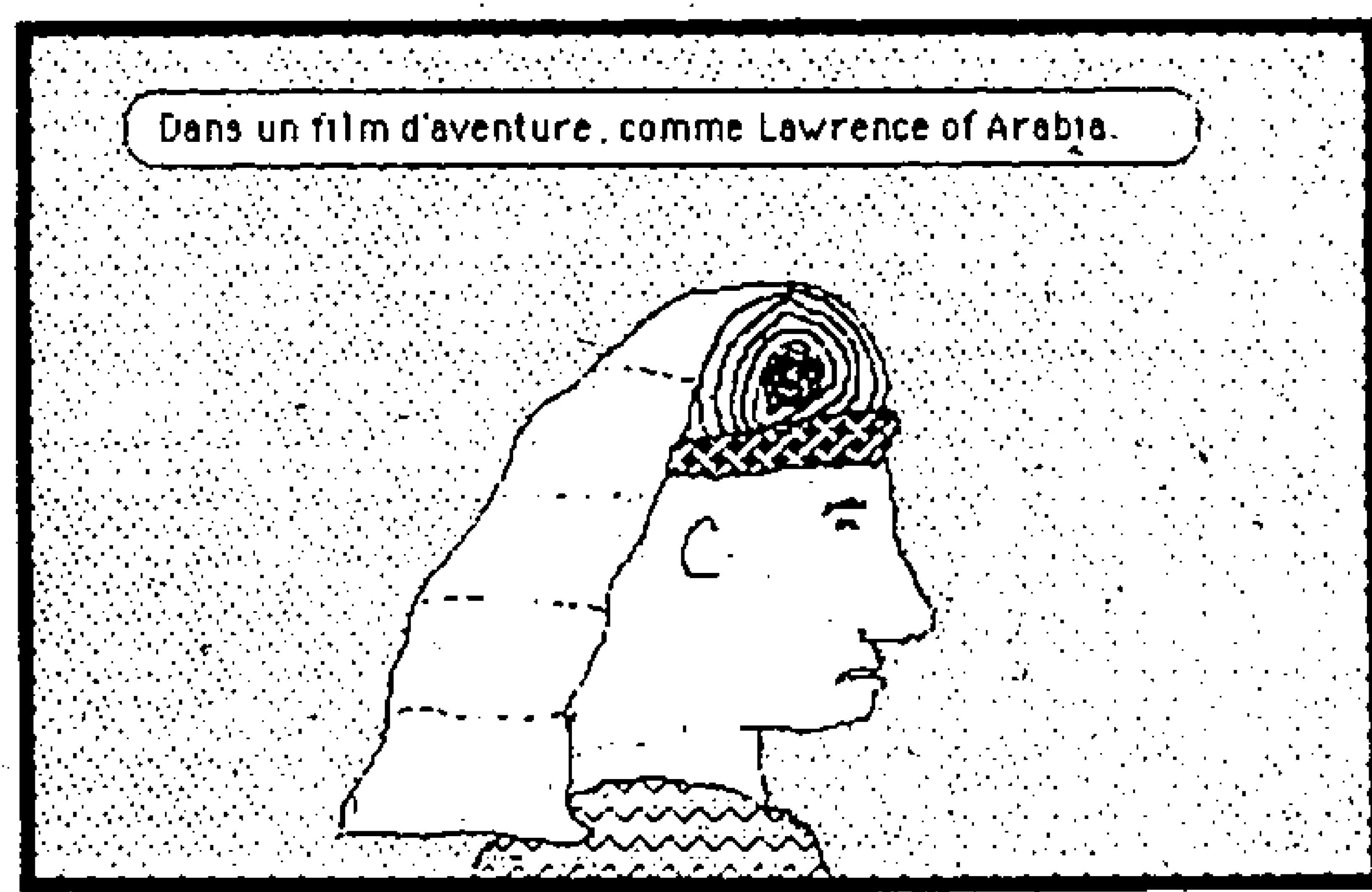
S.D.

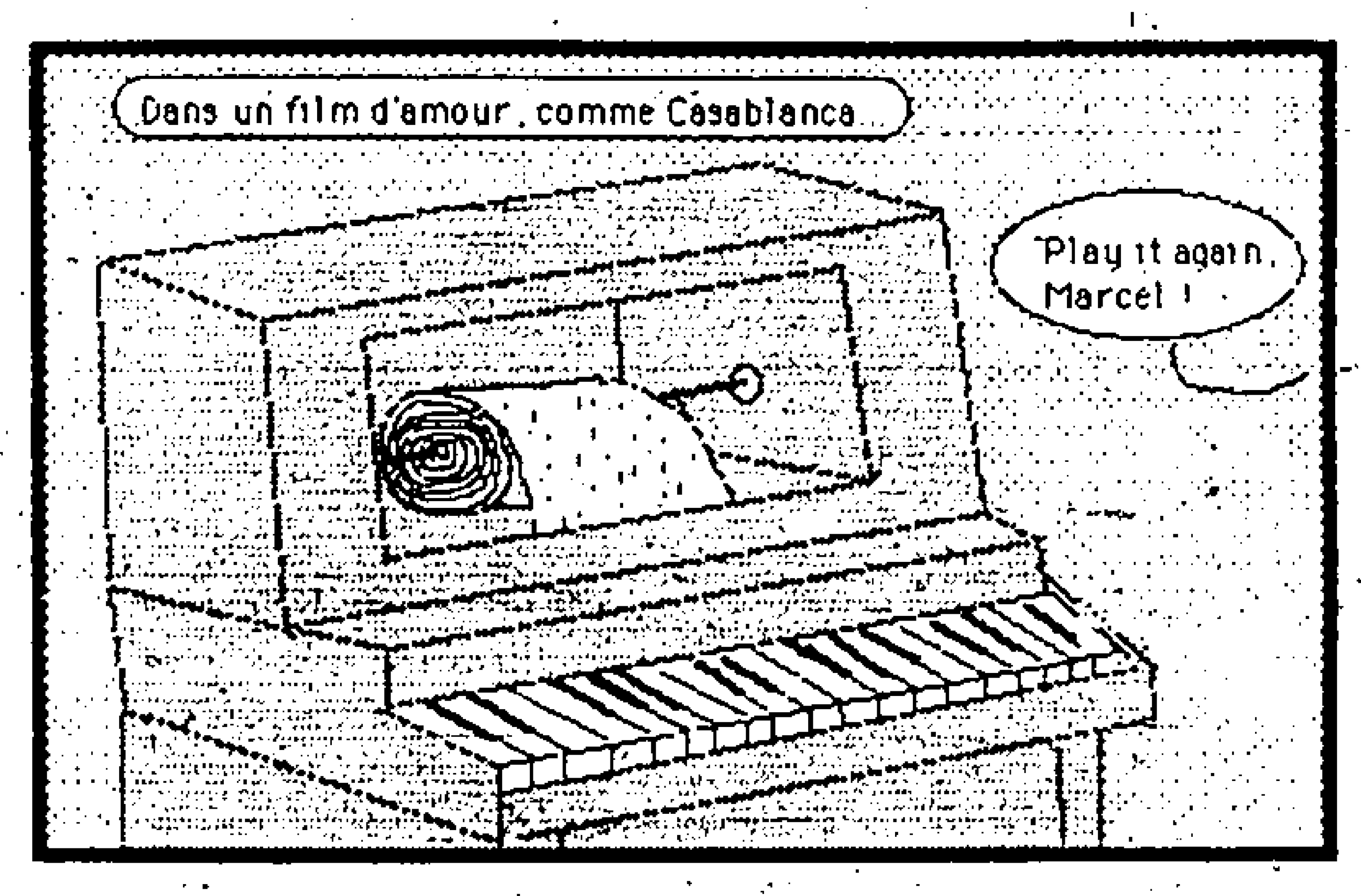
Cette semaine, c'est Stéfane Noel de Tilly qui a joué dans la vraie vie le rôle du Pépére à Ti-Guy. En effet, ce sont ses magnifiques dessins qu'on a dû ruiner par des moustaches pour les besoins de l'humeur. Mais il en a produit d'autres qu'on a placés intacts dans tous les coins de ce numéro. (L'illustration de la page 10 est une perle!) Merci Stéfane!

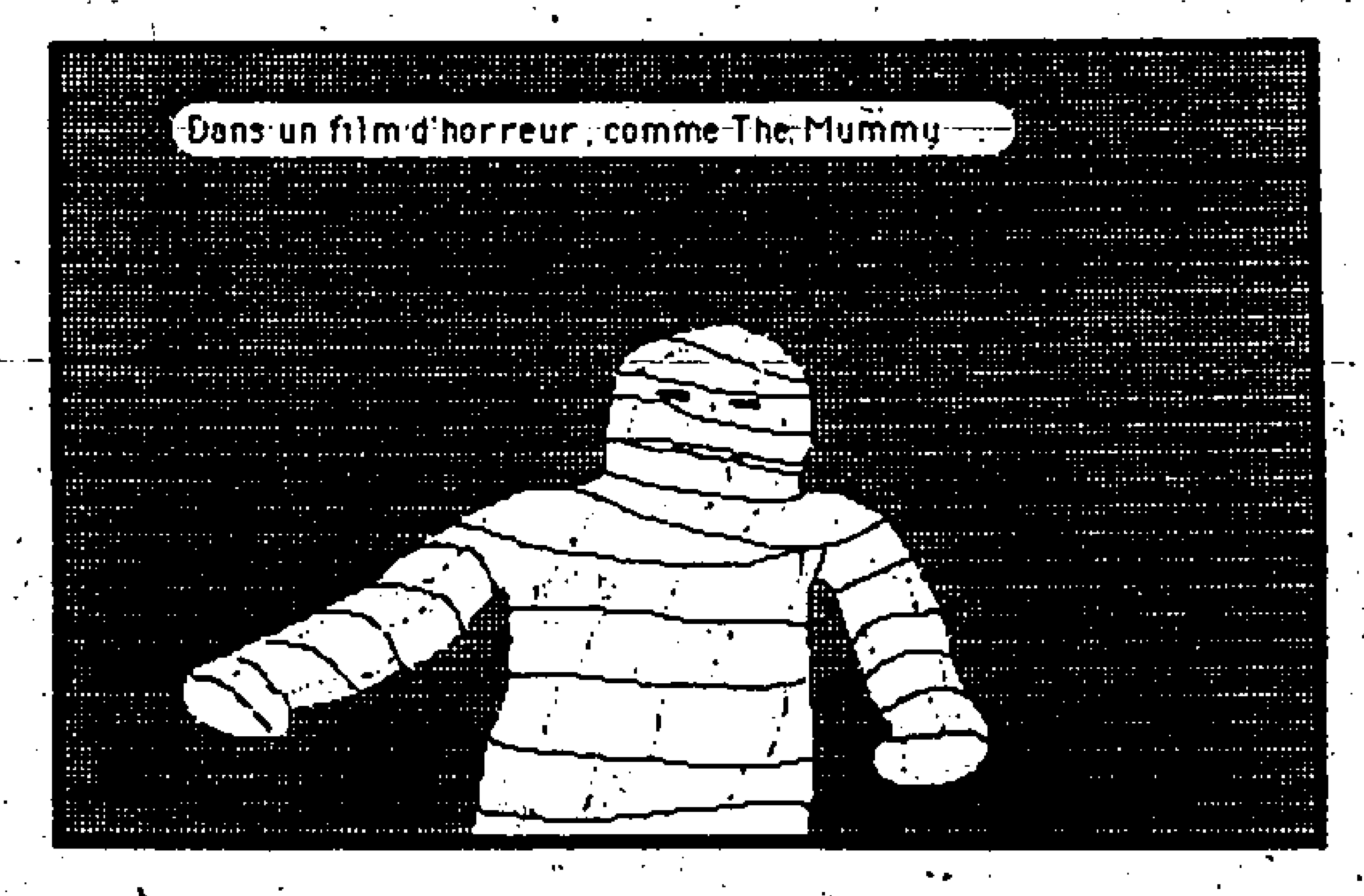
LE DISCOURS DU TRÔNE

mettant en vedette l'honorable Marcel Lebrun, orateur de la Chambre de Bain

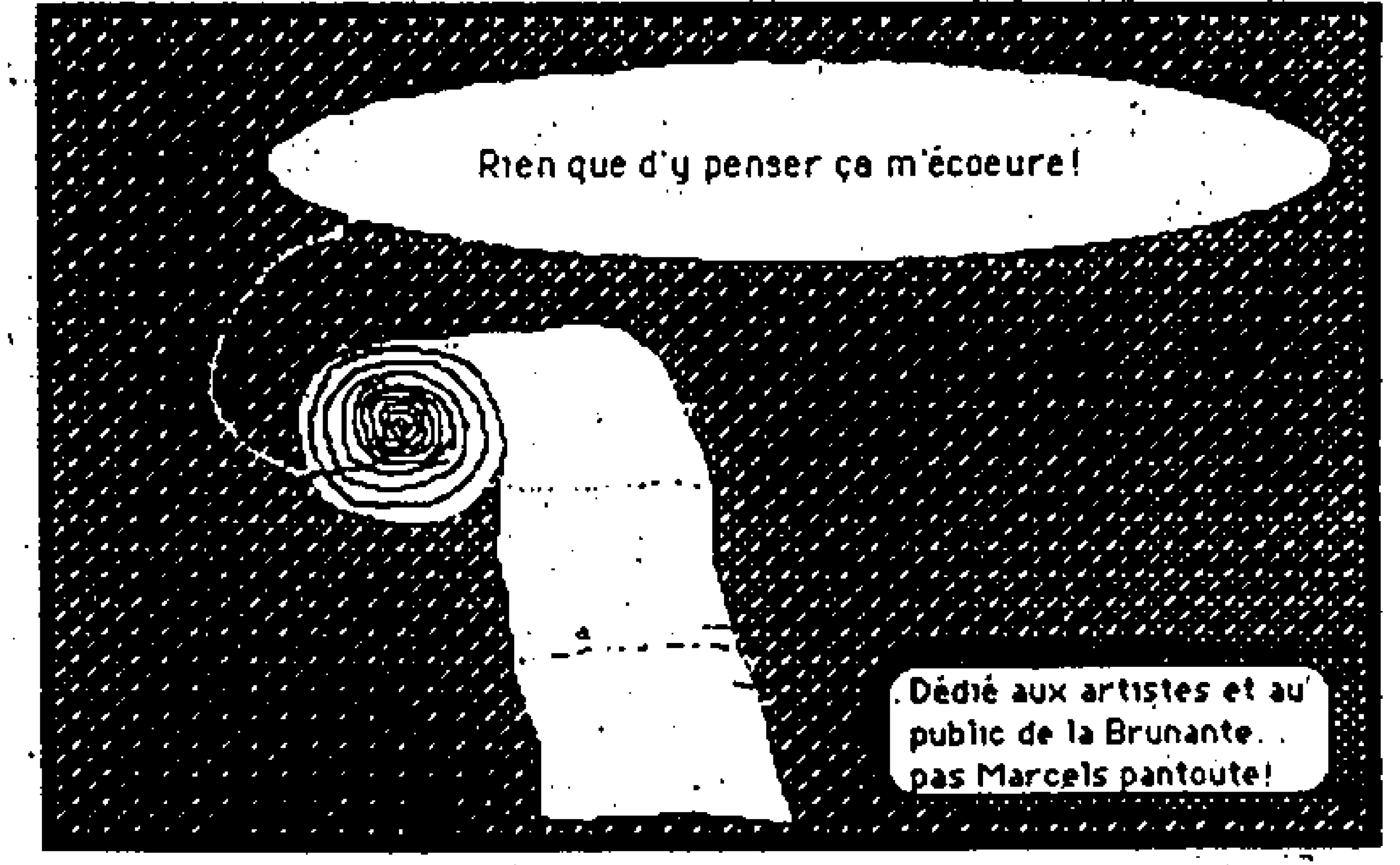












LE PETIT COIN DU PHILOSOPHE avec Jaws Lachance

1. Qu'est-ce qu'un étudiant de la Laurentienne?
-Une bibitte à pattes et à poils qui n'a rien d'autre à faire que de s'asseoir sur une pomme après avoir pris un bain de soleil sur un tas de fumier.

2. Qu'est-ce qu'une auto?
-Une cacaphonie en série qui te laisse tomber juste quand tu commençais à l'aimer.

3. Qu'est-ce que l'hystérie?
-Un long processus de lectures et de nuits blanches par lequel tout étudiant intelligent doit passer.

4. Qu'est-ce qu'une mouche?
-Quelque chose qui me frappe dans la face après plusieurs nuits blanches à écrire des dissertations et des mémoires.

5. Qu'est-ce qu'un mémoire de quatrième année?
-Un écoeurant.

6. Qu'est-ce qu'une bêtise?
-Un étudiant en sciences qui se croit bon et supérieur et qui snob les étudiants des arts.

7. Qu'est-ce qu'un péché mortel?
-Une réplique pleine d'humour au problème de la condition humaine.

8. Qu'est-ce que la musique?
-La panique dans le visage de Normand quand Michel et Bruno se mettent à lui chanter en faussant pour la centième fois "Je ne suis qu'une grosse Renaud"...

art-rignal

MARIO: UN FILM REMARQUABLE ... ET ÉMOUVANT

J'ai eu le plaisir de voir un film canadien-français intitulé MARIO, qui a été présenté à l'Auditorium Fraser, le jeudi 15 octobre dernier, dans le cadre du cours de français du professeur Micheline Tremblay. Le film a attiré un public d'une cinquantaine de personnes.

Jean Beaudin, le réalisateur du film, s'est inspiré pour le scénario du roman de Claude Jasmin, la Sablière, mais selon les critiques, le film est plus poignant que le roman qui l'a inspiré.

Un film francophone à l'auditorium Fraser

C'est l'histoire d'une relation entre deux frères. Mario, un enfant autistique de 10 ans, est joué par Xavier Norman Peterman, tandis que Francis Reddy joue le rôle de Simon, le grand frère de Mario.

L'action est située au Québec, aux Iles de la Madeleine. L'ile est isolée du reste du monde. La seule façon de s'y rendre, c'est en traversier.

Dans les toutes premières images du film, on voit Simon et Mario en train de regarder des travailleurs qui font exploser de la dynamite dans une carriere. Ce n'est pas gratuit: à la fin du film, des évenements dramatiques ce dérouleront dans de pareilles circonstances...

Mario est autistique, c'est-à-dire qu'il est renfermé sur lui-même dans son petit monde. Il ne peut pas communiquer verbalement avec son entourage. La maladie est semblable à la schizophrénie: la personne perd contact avec la réalité.

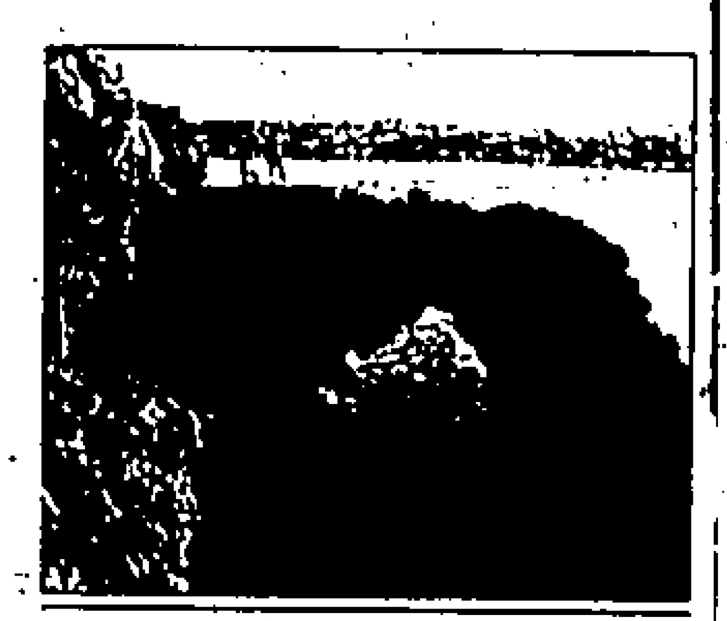
Simon est la seule personne a qui Mario peut s'identifier. Le père, qui est pêcheur et la mère, qui gère une petite épicerie, traitent leur fils avec tendresse, mais ils sont trop occupés par leur travail pour prendre part à la vie de leur fils.

L'inaliénable amour des deux frères est très évident dans le film. Avec de vieux pneus et de vieux ressorts de matelas, Simon a construit un beau château sur le bord de la plage avec Mario afin d'amuser son petit frère et les autres enfants du voisinage. Car Simon n'a pas perdu la faculté de jouer comme un enfant: il invente pour la bande d'enfants de magnifiques histoires de conquêtes arabes, et les petits jouent les batailles que Simon imagine pour eux. Quand il est seul avec son frères, il lui chante souvent "Il était un petit navire", comme si Mario se reconnaissait dans cette historiette.

Une des scènes les plus touchantes du film est celle où Simon court dans le bois afin de rattraper son petit frère. Celui-ci s'était enfui après avoir jeté un de ses compagnons en bas du château près de la plage, de façon à le blesser gravement. Lorsque Simon a trouvé Mario, celui-ci avait la bouche remplie de terre, qu'il mangeait à grandes poignées. Dans ce geste, on devinait que le jeune Mario renonçait au monde de la plage et du ciel bleu que son frère créait pour lui, et qu'il se sentait tomber dans le monde de la terre et de l'ombre, où le jeu ne serait plus possible.

Dans d'autres scènes aussi, l'effet dramatique étaient intense. Par exemple, Simon avait jeté Mario hors du bateau afin de le noyer et de mettre fin à sa souffrance. Longtemps il a tourné en bateau à moteur autour de son frère qui surnageait, mais enfin, revenant sur sa décision, il l'a hissé dans le bateau et l'a pris dans ses bras.

Les paysages superbes et les prises de vues suggestives du film méritent d'être soulignés. Le vent, le tonnerre, les vagues au bord de la plage, le chant des oiseaux et le ciel bleu créent une atmosphère douce et paisible, qui tantôt souligne le bonheur du monde imaginaire de Mario, et tantôt entre cruellement en contraste avec sa souffrance.



De nombreuses images symboliques sont à remarquer dans le film. Par exemple, Mario porte toujours avec lui un coyote en peluche. Dans quelques scènes, on aperçoit que c'est le coyote, et non Mario, qui réagit par un cri ou un mouvement de tête. Le coyote est donc comme le double de Mario, présent au monde mais incapable de communiquer avec lui. Et quand plus tard, on voit que Mario a attaché une corde autour du coyote et qu'il le traine derrière lui (après s'être fâché contre Simon pour l'avoir négligé pour une belle touriste de passage), cette image apparaît comme une puissante expression de son désarroi.

L'histoire se termine lorsque Simon et Mario courent vers la carrière pour y arriver au moment même ou la dynamite explose. Ils meurent instantanément. Mais les deux frères ont retrouvé la vie dans la mort. Dans les dernières images, on voit les deux frères à cheval, habillés comme les cavaliers arabes de leurs jeux, et celui qui ouvre la bouche pour lancer l'autre à l'attaque, c'est Mario.

L'amour des deux frères a donc été plus fort que la mort. Et l'on comprend notre monde n'est pas assez beau pour un enfant comme Mario, que le monde de l'au-delà est fait pour lui. Cette mort, en fin de compte, n'est pas du tout malheureuse.

Jacques Boudreau
Éducation
1ère année

En regardant le film Mario, je me suis surpris à laisser tranparaître mes sentiments. Quand les yeux de Mario commençaient à se remplir de larmes, je pleurais aussi. Quand Simon décrivait les grands combats arabes, les chévaux qui galopaient sur la plage, je me trouvais là avec eux, je vivais moi-même l'aventure.

Un bel amour fraternel

Nous nous trouvons dans une famille qui s'aime beaucoup. L'amour fraternel de Mario et Simon est très facile à voir. Mario vit dans un monde où personne d'autre, sauf Simon peut-être, peut pénétrer. Il communique principalement par ses gestes et par l'expression de son visage. Simon dépense beaucoup d'énergie et de temps à jouer avec son frère, à inventer des combats afin d'essayer d'entrer dans le monde de Mario. Mais avec l'arrivée d'Hélène, dont Simon devient amoureux, la relation change car Simon a moins de temps pour Mario.

Le coyote

Mario traine toujours avec lui un coyote en peluche. Ce coyote représente Mario en tant qu'être de la terre, il l'aide à communiquer avec elle. D'où l'importance du coyote: quand il tombe à l'eau, Mario saute aussitôt à l'eau pour le rattraper, car il a peur de perdre sa seule liaison avec le monde réel.

Un autre exemple: quand un enfant fait tomber le coyote en bas du fort, Mario devient agressif et jette également l'enfant en bas du fort. Sans le coyote, Mario n'est pas capable de rester dans le monde de Simon, le monde réel. Quand le coyote est séparé de lui, Mario devient séparé de la terre.

A la fin du film, quand Mario laisse sortir le coyote de la cabane (le coyote est devenu vivant), mon interprétation est pleinement vérifiée. Ce geste indique que Mario n'a plus de raison de participer au monde réel et alors, il laisse le coyote retourner à la terre et lui, avec Simon, entre dans le monde des rêves, de l'imaginaire.

Une mort heureuse

La fin de l'histoire est triste, mais en même temps, elle est importante. Ils sont morts, mais maintenant, rien ne peut les empêcher d'être ensemble. La paix est finalement arrivée: les histoires des grandes batailles qui représentent, à mon avis, les problèmes du monde réel, sont terminées. C'est une mort heureuse! Pour moi, l'histoire était très émouvante.

Je trouve que dans leurs films, les francophones se penchent davantage sur les émotions et les relations humaines, comme dans Mario. Dans les films, les anglophones s'intéressent davantage aux faits (l'action) et la science-fiction. Dans le cas du film Mario, j'ai envie de dire: vive la différence!

Scott Lyons

Avis
aux organismes étudiants francophones sur le campus

La date limite pour la demande de subventions auprès de l'A.E.F. est le 15 novembre 1987.

Veuillez soumettre au bureau de l'A.E.F., salle C-306, entre 9h00 et 16h30.

IMAGES DU FILM MARIO

(pour le plaisir du souvenir)

L'eau et le ciel

- la caméra qui s'élève pudiquement vers le ciel tandis qu'Hélène, en silhouette sur fond de mer, se penche vers la grève pour s'étendre avec Simon
- le bateau sur échasses, retiré de l'eau et monté au ciel
- dans un paysage enveloppé de brune, Mario secouant un arbre sec pour faire décoller le cormoran qui est perché à sa cime et qui refuse de prendre son envol
- dans ce même paysage, Mario lance en l'air les petits oeufs qu'il vient de trouver, en brise un par mégarde, et écrase les autres volontairement, une larme à sa joue
- la scène finale, où les deux frères devenus cavaliers arabes semblent chevaucher en plein nuage
- le générique en lettres bleues sur fond blanc de la fin

La terre et le feu

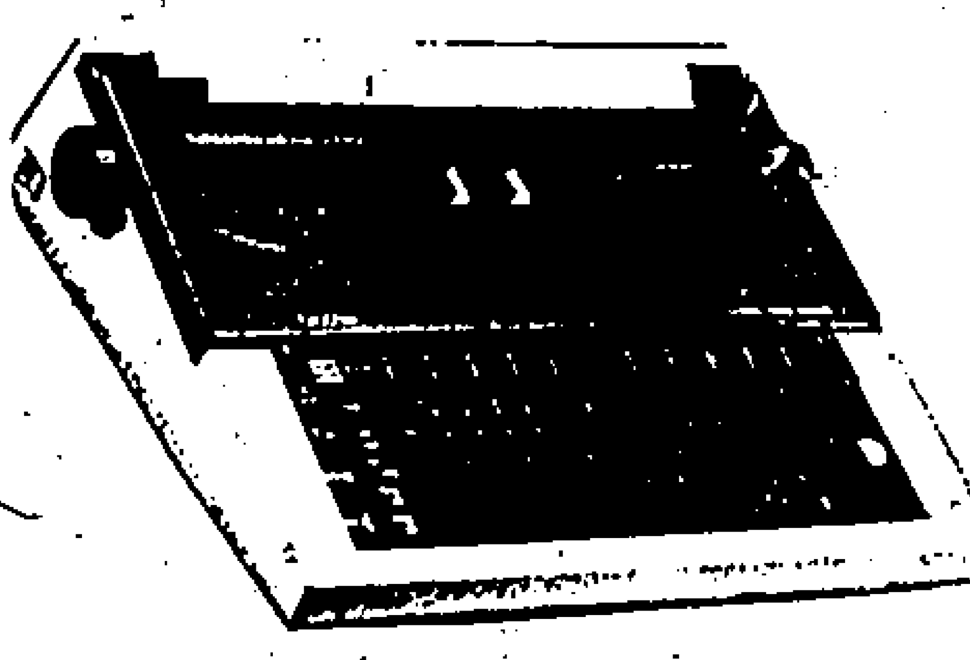
- le générique en lettres rouges sur fond noir du début
- quelques prises de vue habiles où les personnages semblent absorbés par l'élément terrestre
  (ex.: -Simon qui dévale la pente en vélo de livreur, mi-caché par la dune, sur fond sombre des arbres à la tombée de la nuit;
  -Mario, partant pour l'asile, qu'on voit disparaître, comme dévoré dans la gueule du traversier dont la rampe se lève pour le cacher progressivement);
- la danse panique hallucinante, à la seule lumière froide des lampes de poche, des campeurs tirés de leur sommeil par la chaîne de pétards des deux frères
- Mario, en sueur après sa fuite effrénée des lieux du drame qui a coûté la vie à son compagnon, mangeant de la terre à grandes bouchées
- la course finale des deux frères qui dévalent la pente jusqu'au fond de la carrière pour y trouver la mort dans l'explosion de la dynamite

La logique profonde des images du film me semble révélée par la juxtaposition de deux moments forts: le premier, où Simon tente de noyer son jeune frère en pleine mer pour lui permettre d'échapper à un internement inhumain, et le second où ils meurent tous deux dans l'explosion au fond de la carrière, pour renaître transformés en cavaliers arabes.

À travers tout le film, l'eau est l'élément associé à l'univers fantastique de l'amour fraternel, du rêve et du jeu (dont la plus belle image est ce magnifique "château" de pneus et de vieux ressorts de matelas surplombant la mer), et la terre, aux contraintes du monde pratique qui étouffe le rêve. (Tous les troubles viennent de la terre ferme: la belle touriste qui éloignera Simon de son jeune frère, la travailleuse sociale qui vient retirer Mario de sa famille.)

Morale de cette juxtaposition (à mes yeux au moins): il ne faut pas mourir par son rêve, il faut mourir pour lui.

Normand Renaud



la plume libre

(place à la création)

LE POISSON FRANCOPHONE

Je suis un poisson francophone
Qui se cherche un chemin
À travers les algues
À travers la boue
D'un étang où abonde
Une grande variété de poissons
Et beaucoups de requins

Je suis un poisson francophone
Qui mord un appât empoisonné
Et qui lentement
S'éteint peu à peu
Sans jamais avoir su son nom
Sans jamais avoir compris

Je suis un poisson francophone
Qui se débat courageusement
Qui veut à tout prix survivre
Mais qui s'affaiblit
Dans le camp de concentration
De ses adversaires

Les requins tournoient dans l'étang
Ils attendent pour nous manger
Ils ont senti le sang...

Je suis un poisson francophone
Qui s'ouvre toujours la bouche
Sans jamais faire de bruit
Qui commence à dire quelque chose
Et qui finit toujours par se taire

Je suis un poisson francophone
Qui cherche à se trouver une place
et qui est tanné
d'être garoché
dans la ....
boue

Jasmine Richard

une chronique de Marc Mallet

sporignal





Une nouvelle aventure pour les Voyageurs

L'année dernière, les Voyageurs ont terminé leur saison d'une manière désastreuse qui les a empêché d'atteindre les éliminatoires. Même avec Denis Castonguay qui jouait comme défenseur et avant, et qui a mené la ligue comme compteur, les Voyageurs n'ont pas pu se rendre aux éliminatoires. Mais, oublions tout-ceci et recommençons du début.

Cette année, la ligue se composera de 3 divisions, comptant au total 17 équipes.

Division Est: Université de Québec, Ottawa, McGill, Concordia, RMC et Queen's.

Division Centrale: York, Western, Wilfrid Laurier, Waterloo, Toronto et Guelph.

Division Ouest : Laurentienne, Windsor, McMaster, Brock et Ryerson

L'équipe des Voyageurs de cette saison comprendra neuf recrues, dont les defenseurs Tim Moore et Shawn Morris, des joueurs de talent qui, on l'espère, rehausseront le jeu de l'équipe. La défensive sera fortifiée avec Neil Jones, qui revient des Royals de Cornwall et Rob MacGregor, qui entreprendra sa deuxième année avec les Voyageurs.

Mais, il semble qu'encore une fois cette saison, leur point fort sera leur jeu offensif. Mike Kappel, Denis Castonguay et Pat Moker reformeront la ligne offensive qui a été tellement productive pour les Voyageurs au cours de la saison passée.

Malheureusement, à mesure que la saison 86-87 s'est déroulée, les blessures aux défenseurs ont décimé l'équipe. Mais, cette année, l'entraîneur Stu Duncan compte pouvoir amener 25 joueurs à chaque partie, même s'il n'a le droit d'en habiller (utiliser) 20. La réserve de cinq joueurs servira à mettre plus de pression sur les joueurs déjà dans l'équipe et de piquer l'esprit de compétition.

Cette tactique a été mise en pratique par la présence de cinq gardiens de but à l'une de leurs pratiques pendant la présaison. Ces derniers devront bien éxécuter leurs tâches s'ils veulent remplacer le vétéran Peter Gibson qui en est à sa troisième année.

Si les Voyageurs maintiennent la même force à l'offensive qu'ils ont démontré l'année dernière et resserrent la défensive trouée, la saison qui s'amorce pourrait être prometteuse pour les Voyageurs. Sinon, ce sera un long été pour les porte-couleurs de la Laurentienne.

L'équipe de l'AEF affile ses patins

Encore une fois cette année, l'équipe de hockey de l'A.E.F. se rendra à l'arène Bell Grove afin d'affronter leurs adversaires intramuraux. L'année dernière, l'équipe a remporté le championnat de sa division (division sans mise en échec) avec l'aide de son gardien de but Alain Bélanger et leur meilleur compteur Robert "Rocket" Leclair.

Cette année, l'équipe se composera de huit vétérans, soit Paul Béard, Richard Emon, Enzo Lapointe, Mario Michel, Marc Séguin, Normand Bouffard, Chris Collins et Jean-Pierre Gauthier, et de cinq recrues, soit Marc Fleury, Michel Ayotte, Stéphane Gauthier, Georges Pelletier et Paul Brideau.

Le capitaine de l'équipe, Robert Leclair, a eu l'embarras du choix cette année en sélectionnant les membres qui allaient former l'équipe, car il a dû renvoyer onze candidats potentiels. Néanmoins, ces derniers sont invités à venir participer aux pratiques qui ont lieu chaque vendredi à 2h30 à l'arène Cambrian. L'horaire de cette année compte cinq parties régulières suivies des séries éliminatoires.

Mais même après avoir gagné le championnant de la saison dernière, Robert Leclair exprime un grand regret: le manque de spectateurs à leurs parties. Ce manque d'appui est sûrement à attribuer en grande partie à l'heure tardive des parties (entre 11h00 et 1h00, en pleine nuit). Mais avec le succès de l'équipe, le nombre de partisans aurait dû être plus élevé. D'autres équipes attiraient des partisans plus nombreux.

Cette année, le capitaine Leclair et le reste de l'équipe encourage fortement tout le monde à se rendre aux matchs pour donner un bon appui moral aux joueurs. Donc, projetez de venir aux parties pour montrer votre enthousiasme devant l'excellent jeu de l'équipe de l'A.E.F. et pour encourager votre équipe dans sa tentative de remporter un deuxième championnant consécutif.

Les Allemands n'ont pas oublié Sudbury

Les meilleurs moments que les athlètes de l'Allemagne de l'Est ont connu pendant leur séjour au Canada pour les Jeux olympiques de 1976, ils les doivent en partie à Sudbury. L'Université Laurentienne a joué un grand rôle dans leur succès olympiques.

Afin d'habituer les athlètes aux conditions climatiques canadiennes et de leur permettre de s'entraîner jusqu'à la toute dernière minute, les responsables de l'équipe de l'Allemagne de l'Est ont amené l'équipe à l'Université Laurentienne deux semaines avant les Olympiques. L'investissement a rapporté: les athlètes de la République démocratique d'Allemange ont dépassé les Etats-Unis afin de remporter la deuxième place au classement général.

Klaus Ulrich Huhn, éditeur des pages sportives du plus grand quotidien Berlin-est, a déclaré récemment dans une conférence à Sudbury que les jeunes gens de son pays connaissent Sudbury à cause des Olympiques de 1976. Il ajoute que leur victoire sur les Americains a été pour eux une grande surprise, et que c'est certain que l'aide de la Laurentienne est pour beaucoup dans cette victoire.

Huhn sera de nouveau à Sudbury au mois pour assurer un reportage sur les jeux mondiaux de piste et pelouse niveau junior. Il espère sans doute que la magie de Sudbury jouera encore une fois en faveur de ses jeunes compatriotes.

Robert Paquette

Fin de la grève de la LNF

Après 24 jours de grève, les joueurs de la ligue nationale de football sont retournés à leurs équipes. Lorsque Gene Upshaw, le directeur exécutif du syndicat a annoncé la fin de la grève, il a l'air d'un homme qui délivre son prochain de la misère.

Il semble que les joueurs de la LNF ne pouvaient tout simplement pas gagner lorsqu'ils ont décidé de battre les pavés plutôt que de se battre entre eux. Ils n'ont en effet aucune raison de se féliciter après leur départ. Ils doivent essuyer une perte de salaire d'environ 100 millions de dollars, et ils reprennent une saison dont les résultats seront disparates, qui ne réfléteront pas la qualité réelle des équipes. Aucun des buts de la grève n'a été atteint.

Donc les joueurs de la LNF ont jeté trois semaines de leurs faramineux salaires par la fenêtre pour une crise d'humeur sans conséquence. Ils font vraiment pitié.

QUIZ SPORTIF

1. Où sont fabriquées les bicyclettes Peugeot qui sont vendues en Amérique?
2. Qui appelait-on "le Grand Orange?
3. Qui est le Babe Ruth du Japon?
4. Qui a prêté son nom au trophé décerné aux gagnants du Super Bowl?
5. Comment est mort le joueur de baseball Roberto Clemento?
6. Quelle est l'épaisseur réglementaire d'une rondelle de hockey?
7. Quelle sorte de véhicule utilise-t-on pour participer au Tour de France?
8. Comment nomme-t-on un "left fielder" en français?
9. Qu'est-ce que le wouchou?
10. Quel ancien lanceur des Expos a comparé son instructeur à une gerbille?

RÉPONSES AU QUIZ SPORTIF

1. En Beauce, au Québec. 2. Rusty Staub 3. Sadaharu Oh 4. Dans un écrasement d'avion 5. Vince Lombardi 6. un pouce 7. une bicyclette 8. un voltigeur de gauche 9. un art martial chinois 10. Bill Lee

CAPSULES SPORTIVES

une chronique de Marc Patry

Gingras déménage

Les Canadiens de Montréal ont encore une fois échangé le défenseur Gaston Gingras, cette fois pour Larry Trader, un défenseur des Blues de St-Louis.

Trader âgé de 24 ans, a été choisi dans la troisième ronde de repêchage en 1981 par les Red Wings de Détroit. L'année dernière, il a passé la plupart de son temps avec l'équipe olympique canadienne, où il a compté 4 buts et 16 aides en 48 parties. Gingras, âgé de 28 ans, a été sélectionné premier par Montréal en 1979 et est demeuré avec l'équipe jusqu'en 1983, lorsqu'il a été envoyé aux Maple Leafs de Toronto.

Des partisans se révoltent

Des spectateurs furieux à Chittagong au Bangladesh ont attaqué les joueurs et ont eu des échauffourées avec la police lorsqu'ils ont eu l'impression qu'une joute de soccer à laquelle ils assistaient était truquée. La police à Chitagong, ville située à 264 kilomètres au sud-est de Dhaka, a rapporté que 35 policiers ont été blessés et que de nombreux spectateurs ont été hospitalisés.

Ronning de retour à l'équipe canadienne

L'équipe canadienne de hockey olympique a reçu de bonnes nouvelles récemment lorsque les Blues de St-Louis ont donné à Cliff Ronning la permission de se joindre à l'équipe. L'équipe olympique possède une défensive solide et des gardiens de but excellents, mais l'entraîneur Dave King avoue que son offensive est lamentable.

L'année dernière, nos olympiens ont compté en moyenne 3 buts par partie dans 41 matches contre l'Union Soviétique, la Suède, la Tchécoslovaquie, la Finlande et les Etats-Unis. Il y a 2 ans, Ronning a été premier au rang des marqueurs en comptant 55 buts et en contribuant 63 aides en 71 parties. Ronning, qui mesure cinq pieds huit pouces et qui pèse 175 livres, jouera avec l'équipe nationale à Calgary jusqu'en février.

Par ailleurs, des joueurs de l'équipe ont été blessés sérieusement. L'avant Bob Joyce a été blessé au genou et manquera trois à quatre semaines de jeu. Aussi, le défenseur étoile Zarley Zalapoki souffre d'une grave blessure au dos et devra porter un appareil orthopédique entre 1 et 3 mois. Heureusement pour l'équipe, on prévoit que d'autres joueurs d'équipes de la LNH s'y joindront dans les prochaines semaines.

Matthews se tourne les pouces

Sous Don Matthews comme entraîneur, les Lions de la Colombie-Britannique avaient gagné 70 pourcent de leurs joutes dans la saison régulière. Mais malheureusement, ce n'était pas suffisant pour la direction des Lions qui l'a congédié après que ces derniers aient subi leur troisième défaite consécutive.

Le directeur général Joe Galat a confirmé la décision en nommant Larry Donovan comme remplaçant. Agé de 46 ans, Donovan s'est joint à l'équipe l'année dernière après 6 ans comme entraîneur en chef à l'Université de Montana. Donovan a avoué qu'il était surpris par la décision soudaine, mais qu'il ferait de son mieux pour mener l'équipe à la Coupe Grey.

Matthews avait remplacé Vic Rapp comme entraîneur dans la saison de 1983. Il possédait déjà 5 bagues de la Coupe Grey avant d'avoir conduit les Lions à leur premier championnat de la LCF en 21 ans. Cette année là, Matthews a été nommé entraîneur de l'année.

SPORTS EN BREF:

basketball

1. Ralph Simpson a signé un contrat de six ans avec les Rockets de Houston, contrat qui lui rapporte environ 12 millions de dollars.
2. Les Celtics de Boston ont échangé l'avant Sam Vincent et Scott Wedman, un vétéran de 13 années, aux Supersonics de Seattle contre un deuxième choix au repêchage et un certain montant d'argent.

baseball

1. Jesse Barfield et Duane Ward, tous deux des Blue Jays de Toronto, ont subi de la chirugie arthroscopique à leur genou gauche.
2. Les Expos de Montréal ont décidé de ne pas renouveller le contrat de Vance Law pour la saison 1988.
3. Les Twins du Minnesota ont nié l'accusation qu'ils ont utilisé une caméra secrète placée dans les gradins afin d'épier les signaux des équipes gagnantes.

hockey

1. Wayne Gretsky et Vladislav Tretiak paraîtront dans une annonce publicitaire à la télévision. Ils nous diront d'acheter un désodorisant.
2. Le défenseur Barry Beck des Rangers de New-York a annoncé sa retraite après s'être blessé encore une fois à l'épaule gauche.
3. Jeté à la mer par les Kings de Los Angeles, Dave "Tiger" Williams a été sauvé des eaux par les Whalers de Hartford, avec qui il entreprendra sa 14e saison à la LNH.

football

1. Les Bears de Chicago ont envoyé Doug Flutie, l'actuel détenteur du trophée Heisman, aux Patriots de la Nouvelle-Angleterre.
2. Les Rough Riders d'Ottawa ont nié un rapport disant que de nouveaux propriétaires assumerait la direction de l'équipe l'an prochain.

Paul Demers - son nouvel album est bon à mort!



UN SPECTACLE SUPER A PLANCHE !

BRUNO A LA BRUNANTE

Le soir du spectacle de la Brunante, j'ai décidé d'exposer Stéphane, mon jeune frère, à un peu de culture franco-ontarienne en l'amenant avec moi. Réticent au début ("la musique française, ugh!"), il s'est compromis et il est venu voir le spectacle. Moi, je souhaitais que mon jeune frère, qui n'écoute que de la musique américaine, aimerait entendre de la musique franco-ontarienne pour faire changement.

Je m'étais inquiété pour rien. Tandis que mes ami(e)s et moi dansions, criions et tapions des mains et des pieds, Stéfane faisait son fou encore mieux que nous, tant il trippait sur les super-spectacles donnés par **Vision, Mo-com-bo, Troisième vitesse, Paul Demers, Jean-Marc Dalpé et Patrice Desbiens.**

Et vers la fin du show, mon jeune frère est venu se joindre à mes ami(e)s et moi pour danser entre les fauteuils, et il a conclu la soirée en criant "All right!" Son cri exprimait l'opinion de toute la salle.

Néanmoins, grâce à la Brunante, Stéphane me dit qu'il a hâte maintenant d'aller voir Marjo-Dalpé-Desbiens au Grand Théatre le mercredi suivant, et qu'il avait hâte de revoir les groupes de la Brunante à la Nuit sur l'Etang. Je dois conclure que pour Stéphane, le spectacle auquel il s'est rendu à reculons a finalement été extraordinaire. Un sceptique a été convaincu.

Bruno Gaudette

politicorignal

PEUT-ON METTRE FIN A L'APARTHEID?

Vous en avez de la chance!

Un ciné-club francophone vient de se former sur campus, et il lancera sa saison avec .. un miracle!

C'est incroyable! On a obtenu le droit de projeter en primeur à Sudbury le film québécois le plus couru de l'année, un film qui tient l'affiche à Montréal depuis 17 semaines. **Un zoo la nuit** a été présenté au prestigieux festival de Cannes. C'est le deuxième film canadien-français (après Le déclin de l'empire américain) que le succès international a fait remarquer.. même par nos voisins canadiens-anglais.

Ce film sera bientôt présenté dans une salle commerciale à Sudbury... en version anglaise. Si vous ne voulez pas voir un excellent film francophone en version doublée ou sous-titrée, vous devez retenir ceci:

le jeudi, 19 novembre
Auditorium Fraser, 2h30
Bibliothèque municipale de Sudbury, 19h00

Et le prix? Seulement 3$ avec la carte du ciné-club, en vente à l'AEF bientôt, et 4$ sans carte de membre.

C'est à ne pas manquer!

(Surveillez notre numéro du 16 novembre pour un compte-rendu du film!)

Depuis plusieurs mois, un sujet retient l'attention sur le plan international: l'apartheid en Afrique du Sud. Encore dernièrement, à Vancouver, lors du sommet du Commonwealth, la question était à l'ordre du jour.

Qu'est-ce que l'apartheid? Le mot lui-même signifie une "séparation" ou une "mise à part". Dans le contexte sud-africain, il signifie la mise à part d'une ethnie, soit les Noirs. Il en résulte la mise en place d'une politique de discrimination envers la majorité noire.

Une longue injustice

Une telle situation n'est pas nouvelle dans l'histoire de l'Afrique du Sud; la séparation ethnique dont il est question a des racines historiques qui remontent à plus de trois cents ans. Si la question a refait surface de façon aussi continue dernièrement, c'est que la communauté internationale en est maintenant mieux informée. Surtout, la répression envers les Noirs n'a fait que s'accentuer.

Depuis des siècles, les Blancs ou Afrikaners croient à la supériorité de leur race. Ils se croient même investis d'une mission divine en terre sud-africaine. Ainsi, leur race est une création divine. Aujourd'hui, cette pensée n'a guère évoluée, au grand détriment de la communauté noire.

Flagrant mépris des droits de l'homme

La déclaration universelle des droits de l'homme stipule que "tous les hommes naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité".

Pourtant, ce principe est bafoué par le gouvernement et la loi sud-africaines. En effet, dans ce pays, les gens ne sont pas égaux. A preuve, la république reconnait trois classes de personnes: les Blancs, les personnes de couleur et les Noirs. De plus, on ne reconnait pas une classe de personnes de couleur, mais bien sept! La ségrégation raciale est donc on ne peut plus évidente.

La ségrégation se fonde sur des motifs économiques et politiques. Au nom du pouvoir économique, on exploite sans pitié un groupe de personnes: les Noirs. La minorité blanche contrôle les leviers économiques et les moyens de production. Puisque les décisions sont toujours faites au nom d'intérêts financiers, il est normal que les Noirs soient également écartés du pouvoir politique.

Ce pouvoir est concentré entre les mêmes mains, celles du parti nationaliste. Dans cette optique, le Parlement n'a aucun pouvoir réel. Il n'y a donc aucune chance que les Noirs puissent prendre le pouvoir de façon pacifique et démocratique.

La liberté d'expression des Noirs est extrêmement restreinte. Par exemple, les réunions de groupes sont interdites. La ségrégation raciale va encore beaucoup plus loin, car une personne noire ne peut même pas circuler librement.

Les Noirs sont installés dans des "homelands" ou des "foyers nationaux". Quiconque quitte son foyer pour se rendre sans autorisation dans une zone blanche se rend passible de graves sanctions.. L'Africain noir est donc dans une position d'infériorité devant la loi. Cette inégalité s'étend à plusieurs sphères de la vie quotidienne: les bureaux de poste et les gares ont des entrées séparées. Les Blancs ont des plages distinctes de celles des Noirs. Même les tribunaux sont séparés en deux parties.

L'opposition s'organise

Face à ces nombreuses contraintes, l'opposition à l'apartheid s'organise. Elle se manifeste tant par la lutte politique que par la contestation sociale; il en résulte souvent des émeutes sanglantes. De plus, grâce à la pression qu'exercent de nombreux pays, le gouvernement sud-africain doit maintenant s'expliquer. Passera-t-il aux actes pour faire cesser toute discrimination? Il est permis d'en douter.

A moins qu'il y ait de fortes pressions d'appliquées par le biais des échanges commerciaux internationaux, Peter Bota ne reculera pas. Quoiqu'il en soit, les Noirs ont maintenant repris une fierté qu'ils avaient perdue. Le mouvement underground et contestataire n'aura de cesse que lorsque des changements politiques et économiques se produiront. D'ici là, l'on peut prévoir qu'il y aura une recrudescence de la violence. A la limite, cette violence se transformera en guerre civile.

Michel Courchesne